Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 93 — 13 OCTOBRE 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

LES PRETORIENS

DE plus en plus, l'Armée tend à se mêler de politique et à prendre le Pouvoir, là où elle peut le faire.

Le dernier coup militaire, est celui de Saint-Domingue. Mais ceux de Turquie, de Syrie, d'Irak sont tout aussi récents. Sans compter le petit jeu des prétoriens d'Amérique du Sud et du Centre et en oubliant cependant le ballet de généraux auxquels la France a eu droit. Elle fut pourtant un pays de solides traditions civiles, cette France. Il y avait des hommes capables d'affirmer : « La guerre est une chose trop sérieuse pour qu'on la laisse entre les seules mains des militaires ». Clemenceau exprimant là le mépris souverain qu'on avait en France, avant 1914, pour l'armée et pour les conditions personnelles de ses chefs. Ne parlons pas non plus de tous les dictateurs sortis de l'armée que durent supporter de nombreux peuples. Le dernier en date, Franco, continue encore à sévir sur l'Espagne

Saint-Domingue, théâtre des exploits du général Trujillo, est maintenant à nouveau entre les mains d'un général. Les Etats-Unis, dans un sursaut de pudeur civile, ont retiré tout de suite leur ambassadeur... quitte à le rétablir dans quelques jours, bien entendu. On comprend mal cet excès de zèle, au moment où M. Dean Rusk, au nom du président Kennedy et de la grande démocratie américaine, vient d'assurer son soutien, pour cinq ans de plus, au général Franco.

Signe inquiétant de notre temps, de plus en plus les prétoriens songent à occuper la première place dans la direction politique de leurs pays respectifs. Ici, en France, l'homme providentiel du jour, nous a fait la grande joie de nous offrir sa protection, si nous la voulions, pour encore un autre septennat. Et, évidemment, cet homme providentiel, comme Franco, comme Nasser, appartient à l'armée.

Dans les journaux de plusieurs pays — « L'Express » en France — a été publié un reportage imaginaire — mais somme toute possible — sur les sept jours d'un mois de mai aux U. S. A. Le journaliste en question n'a pas rêvé. Ce cauchemar qu'il raconte peut fort bien entrer dans les perspectives de l'avenir américain. Chaque jour le Pentagone accentue sa main-mise sur les résolutions du gouvernement, ainsi que sur les positions des deux Chambres de représentants. La démocratie américaine peut, comme n'importe quelle autre république, tomber un beau jour entre les mains des prétoriens.

Et que font les pays pour se sauver de telles calamités ? Parce que, depuis l'Empire romain, la prise du Pouvoir par l'armée entre dans le nombre des fléaux qui peuvent s'abattre sur une nation. Ils ont les armes en main; ils peuvent avoir, aujourd'hui comme dans l'antiquité, tous les moyens de prendre le Pouvoir. Même de presser le célèbre bouton qui peut faire sauter le monde.

Que font les hommes civils, les hommes de gauche, les hommes de travail, les hommes de paix, les hommes tout court, pour parer à des éventualités que les faits rendent de plus en plus possibles ? Le capitalisme, les hommes de la réaction mondiale, sont tout prêts à utiliser la force des prétoriens contre le danger de révolution et même contre le danger d'évolution. Si le fascisme utilisa, en Italie et en Allemagne, les forces populaires, déviées en endoctrinées par une démagogie nationaliste et soi-disant socialiste, aujourd'hui, à nouveau, la grande finance, les trusts, les puissances industrielles et économiques, songent à l'armée. C'est elle, l'armée de métier, qui constituera les nouvelles légions disposées à défendre et à maintenir les privilèges et les intérêts.

Que faisons-nous, en face du danger qui nous guette ? Nous résignerons-nous à subir l'emprise de ceux qui, une fois de plus, veulent trancher par l'épée le nœud gordien ?

Il faut, internationalement, rassembler les forces dispersées et rester partout sur le qui-vive. Il faut à nouveau habituer les hommes civils à ne pas abandonner les choses sérieuses aux mains des militaires. Il faut, surtout, recréer dans les foules la haine de la guerre et le mépris pour ceux qui ont fait de la guerre leur métier. Il faut, surtout, éveiller la méfiance, réveiller la conscience de leur force parmi les travailleurs. Et éviter que ces travailleurs ne soient déroutés, amadoués, déviés par les démagogies faciles de ceux qui suivent, ou précèdent, selon les cas, l'action des prétoriens. Il faut, surtout, ne pas abdiquer et ne pas s'endormir dans des délices de Capoue, dans l'insouciance des lendemains.

Saint-Domingue est une toute petite république; l'Irak, la Turquie, la Syrie, l'Egypte, c'est loin... Mais l'Espagne, c'est près. Et les prétoriens, en France même, sont depuis longtemps à l'affût. Tant qu'ils ne se mettront pas d'accord, tout ira bien. Mais une entente est toujours possible, quand ils se retrouvent « entre eux ».

LA FAIM

Par André LAURENDEAU

Le monde est en train de perdre la bataille contre la faim. C'est ce que nous réapprenons, avec du moins en moins d'angoisse, chaque fois qu'un groupe d'hommes se penche sur les pays sous-développés du globe. Celui qu'à convoqué à Washington un service de l'ONU n'échappe pas à cette règle.

L'expression même de la région sous-développée, sèche et technique, n'exerce plus la même fascination qu'autrefois. On l'emploie par exemple pour désigner les parties moins productives, moins heureuses, moins gavées de l'Occident. Et il est vrai que, dans un pays comme le Canada, certaines provinces ou fractions de province ne participent pas à la surabondance qui est devenue la règle. Mais quand on parle de l'Asie du Sud-Ouest, de l'Afrique presque entière, de l'Amérique latine, c'est un autre vocabulaire qu'il faudrait inventer. Ces lieux et les pauvres êtres qui les habitent semblent frappés de malédiction.

Pour donner à chacun une idée physique de la misère qui règne dans la moitié de la planète, on a imaginé de convier les congressistes de Washington à un dîner très austère. Une fois le maigre repas avalé, l'assistant secrétaire d'Etat américain, Harlan Cleveland, déclarait à l'auditoire : « Si nous allions soudain partager le sort des hommes les moins favorisés, notre prochain repas, ce serait un petit bol de riz et peut-être un morceau de poisson d'un pouce carré... la journée d'après demain ! ».

Le magazine « Newsweek » a rappelé dans une édition récente quelques-uns des faits les plus frappants sur ce thème qui ne se renouvelle guère. Et l'on doit reprendre après lui la litanie de la misère universelle.

*

Plus de la moitié des hommes se couchent sur un estomac vide. La faim est pour eux une mauvaise habitude dont on meurt. On estime à 10.000 environ le nombre d'individus que la famine ou la malnutrition emportent chaque jour de la semaine — vous avez bien lu : chaque jour. Les enfants sont les premières victimes : pour beaucoup d'entre eux l'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur est une condamnation à mort : car alors leur mère va cesser de les nourrir, ils vont connaître le régime commun et s'ils ne sont pas exceptionnellement résistants, ils disparaîtront. Selon des prévisions jugées raisonnables — et c'est bien tout ce qu'il y a de raisonnable en cette histoire — en Inde, cinquante millions d'enfants vont s'éteindre ainsi durant les dix prochaines années.

*

Au lendemain de la guerre, nous faisions connaissance avec cette situation, dont presque seuls auparavant des spécialistes, des voyageurs et des missionnaires avaient une idée exacte. On créait des organismes internationaux ou régionaux. Les pays riches se réveillaient à la misère des autres et entreprenaient de les aider.

Or, on constate aujourd'hui que, malgré cette assistance — frappante en chiffres absolus, mais régulièrement timide au regard des moyens occidentaux et des besoins du reste du monde — malgré donc tout ce qui a été accompli, la misère n'a pas bougé. Dans une grande partie de ces pays, c'est à peine si l'augmentation de la production a réussi à suivre l'augmentation de la population. En Extrême-Orient, selon un rapport officiel de l'ONU, l'accroissement des ressources alimentaires, depuis la guerre, est de 25 %; mais durant le même temps, la population s'est multipliée de 30 %. Nous sommes donc en présence d'un déficit. Dans les secteurs densément peuplés, on a plus faim, on meurt plus souvent de faim aujourdhui qu'en 1945. « Newsweek » signale ce trait cruel : aux Etats-Unis — et sans doute au Canada —, le **le family pet dog,** le chien de la maison, mange plus et mieux que le travailleur indien.

Jadis on se faisait illusion. On croyait que la situation serait relativement facile à rétablir : il y suffirait d'une générosité continue. Depuis plusieurs années, on se rend mieux compte des difficultés inouïes qu'il faut surmonter. Ce n'est pas seulement que l'Occident se montre parcimonieux, c'est que les peuples ne savent pas collaborer à leur rédemption temporelle. Le préjugé, la superstition, l'organisation mentale de ces peuples, le manque de formation technique élémentaire et l'absence totale du désir de l'acquérir : voilà autant d'obstacles individuels qui compliquent tout. En outre, ces pays étant pauvres, les capitaux font défaut. Les élites économiques continuent d'être conduites par des méthodes archaïques et par le plus sordide, le plus aveugle et sourd des égoïsmes : voilà pourquoi la révolution demeure ou devient à ce point menaçante. L'immense propriété agricole, l'usure, le détournement des fonds donnés par les nations possédantes, et dont une grande part sert finalement à enrichir des politiciens, leurs amis et leurs fonctionnaires : ce poids sur les peuples exsangues décourage en même temps les concours bénévoles.

Mais l'Occident et l'U.R.S.S. s'intéressent plus aux armements qu'à cette croisade nécessaire : voilà le scandale qui se perpétue. Le magazine américain cite côte à côte deux chiffres qui sont révélateurs. Pour apporter aux régions agricoles déficitaires des engrais à peine suffisants, il faudrait investir environ vingt milliards de dollars au cours des **dix** prochaines années : c'est évidemment impensable : c'est en tout cas impensé. D'autre part, les deux camps consacrent **chaque année** quelque cent vingt milliards de dollars aux armements. Chacun se regarde comme prisonnier de la peur de l'autre. La guerre qui risque de faire sauter le globe empêche qu'on aide à nourrir ceux qui crèvent de faim.

*

C'est ainsi qu'on arrive à songer au contrôle des naissances : mais outre que ce malthusianisme répugne à la conscience morale des chrétiens, on doute que des peuples, regardés comme « primitifs », y consentent rapidement. La solution occidentale reste donc une aide technique et financière accrue, mieux dirigée, ne servant plus à enrichir des exploiteurs : ici encore, la guerre froide complique tout. Car la Russie et surtout la Chine jouent la carte de la révolution totale, et ainsi l'Occident se sent ou se croit souvent forcé, pour trouver un point d'appui, de consolider le pouvoir des exploiteurs : obstacle majeur sur lequel bute, par exemple, l'Alliance pour le progrès du président Kennedy.

Or, partout les peuples bougent. Ils savent qu'ils souffrent, ils ont appris qu'ils ont faim et qu'ailleurs d'autres se remplissent le ventre. On doit donc prévoir d'autres remous politiques, puisque l'indépendance à soi tout seul n'a rien résolu. En outre, la stagnation de ces peuples arrête l'élan des producteurs occidentaux, qui réclament une expansion sans cesse croissante : on pourrait découvrir demain que la générosité est intelligente.

Mais l'alternative réapparaît : du beurre ou de canons ? Des canons pour nous et nos alliés, ou bien du beurre, ou plutôt du pain pour les affamés ? L'homme n'est pas encore assez riche pour se donner les deux ensemble.

LE COMBAT DU PRESIDENT KENNEDY

MOINS que personne, le Président des Etats-Unis ne paraît se faire d'illusion sur la longueur et la dureté du combat dans lequel il est lancé pour la reconnaissance des droits des Noirs.

L'appel qu'il adresse à la nation américaine pour que s'élabore une nouvelle charte de l'égalité par-delà les divisions territoriales et les sectarismes politiques, a quelque chose de pathétique. L'opposition au projet de loi garantissant les droits civiques des Noirs, viendra surtout des « Sudistes ». Mais comme le combat serait engagé dans des conditions plus rassurantes et l'issue moins incertaine, si l'orientation choisie par le Président paraissait moins audacieuse à ses concitoyens du Nord !

M. Kennedy vient d'un Etat, le Massachussets, auquel on pourrait difficilement faire une réputation de férocité. Et pourtant... Ne signalait-on pas, il n'y a pas si longtemps, le cas de cette dame de Boston qui ne voulait pas que le charbon fût livré à son domicile par un Noir ! Quelqu'un parlait avant-hier d'un hôpital du New Jersey où des médecins refusent de s'occuper de cas d'urgence quand les blessés ont la peau noire. Le New Jersey n'est pas l'Alabama, mais le racisme présente partout la même grimace.

(Suite en page 2).

— Avec ces menaces jaunes, je vois rouge.
— Moi c'est plutôt noir...

COMMENTAIRES

Dia tras dia

EL VICARIO DE CRISTO

ES con el simple título de «El Vicario», como se ha representado en diversas ciudades — entre ellas Basilea y Londres — la obra del escritor alemán Rolf Hochhuh. Hace ocho meses, según informa la Prensa francesa, se produjo el primer escándalo, cuando se estrenó la pieza en Berlín-Oeste.

En Basilea, seis mil manifestantes se afrontaron y tuvo que intervenir la fuerza pública. En Londres, si bien no hubo escándalo callejero, el estreno ha apasionado a público y crítica.

¿De qué se trata? No es frecuente, en este siglo de gentes que parece están de vuelta de todo, que las masas se movilicen para ver, defender o increpar una obra de teatro.

Se trata, simplement, de un drama escénico, cuya originalidad reside en que el escenario permanente representa las tres paredes — la cuarta es el público — de una cámara de gas, por la que desfilan, en escenas sucesivas, el Nuncio de Su Santidad en Berlin, los oficiales nazis en su club, el trono del Papa en el Vaticano y al fin la muerte del protagonista, un joven sacerdote que acaba por colocarse en el pecho la estrella amarilla que era el estigma distintivo de los judíos, muriendo junto con ellos en la cámara de gas del campo de Auschwitz.

¿Es que todo esto justifica la pasión y las discusiones vehementes que ha producido esta obra? Sí, si tenemos en cuenta que «El Vicario» es Pío XII, Papa en la época de las persecuciones nazis, y que Rolf Hochhuh se dedica a demostrar la complicidad de la Iglesia con el fascismo. Y, de una manera especial, del Papa en cuestión.

Para nosotros, el tema carece de originalidad. Rossif ha mostrado ya, en « Mourir à Madrid » — y aún no lo ha mostrado todo, porque le obligaron a suprimir una parte — el espectáculo de los obispos bendiciendo los cañones de la Cruzada. Y un sacerdote español ha escrito un libro, «La Església contra la Repùblica», en el que se dan múltiples ejemplos de la complicidad de la Iglesia española y del Vaticano en el levantamiento fascista.

Pero Hochhuh implica personal y concretamente al Vicario de Cristo en la época en el genocidio efectuado contra el pueblo judío. Los católicos se han sublevado ante esa acusación concreta y terrible. Los judíos, prudentemente, han decidido prohibir la representación de «El Vicario», en Israel. Los no católicos, por el contrario, han apludido el valor moral del autor, procediendo a la «despionización», mostrando bajo sus verdaderas características al cardenal Pacelli, que antes de ser Papa, fué Nuncio apostólico en Baviera y que tuvo múltiples y constantes relaciones con los jefes nazis.

Tan graves — y por lo visto, de tanto peso — son las acusaciones formuladas en el curso de las tres horas y cuarto que dura la representación de esta obra, que los católicos se han visto obligados a distribuir incluso unos impresos, a la puerta de los teatros, con una carta del cardenal Montini, secretario de Pío XII, intentando defender a su antiguo patrón de las afirmaciones de Hochhuh.

Por otra parte, la Iglesia no puede atacar en bloque la pieza, por cuanto su carácter evangélico y apostólico se vé enaltecido y justificado en la persona de Ricardo, el joven sacerdote que hace causa común con los judíos y con ellos muere.

Pero, después de haber salvado de la excomunión su drama, mediante este matiz, que pone en evidencia lo que fueron las dos caras de la Iglesia en la contienda mundial — también las tuvo en la guerra de España, donde la conducta de los curas vascos equivale a la de Ricardo en «El Vicario» — la realidad de esta obra, salida del mismo país que fué teatro del más espantoso genocidio que registra la historia de los hombres, es que es un requisitorio implacable contra la Iglesia. La conclusión general de «El Vicario», no cabe negarlo, es que la Iglesia católica, dando al César lo que es del César, ha ido un poco lejos en su afán de congraciarse con los Césares, llámense éstos Mussolini, Hitler o Franco. Y que, en el caso concreto de los judíos, no hizo cuanto estaba a su alcance para pesar en las decisiones del César de turno, dejando que el monstruoso crimen se consumara.

Los esfuerzos de Juan XXIII por salvar al catolicismo de tan terrible implicación; los del cardenal Montini, actual Paulo VI, ¿conleguirán lavar a la Iglesia de Roma de tan tremendas responsabilidades? El eco encontrado por esta obra, prueba hasta qué extremo la conciencia de los católicos se encuentra perturbada. Hay jóvenes, nacidos en el mundo católico, que no pueden comprender ese pasado de cobardía o de complicidad incalificables. ¿Se salvará la Iglesia de esta crisis, mucho más honda de lo que pudieron ser el sillonismo, Lamennais y Lacordaire, los jansenistas y, siempre remontando en la historia, la misma Reforma? Entonces era una lucha de interpretaciones del dogma. Hoy, es el brusco hundimiento de la fe y del respeto hacia las instituciones de la Iglesia, sus hombres representativos y los propios Vicarios de Cristo en la tierra, lo que está en juego en el universo moral de los católicos, en España, en Europa y en el mundo.

El escándalo, la pasión y la inquietud que esta obra ha suscitado, lo evidencian a la saciedad, más que las propias instrucciones oficiales del Vaticano en el Concilio y las diversas y sucesivas tomas de posición frente a los problemas en que se debate el mundo moderno.

Y es que, ineluctablemente, la vieja profecía de «esto matará a aquello», se va cumpliendo.

Federica MONTSENY

Despues de la renovación del tratado entre Franco y el gobierno de EE. UU.

Los acuerdos bilaterales de defensa y asistencia económica que fueron establecidos en 1953 entre los gobiernos de Franco y de Norteamérica, bajo la administración de Eisenhower, acaban de ser renovados el 26 de septiembre último, el mismo dia en que expiraba el contrato de diez años. En esta ocasión, los actores han sido distintos, por parte de Norteamérica, más la orientación política en esta materia no ha variado. Kennedy sigue en este caso la política iniciada por Eisenhower, con la agravante de que los motivos aparentes que indujeron a este último a firmar los convenios con Franco han desaparecido casi por completo. No hubiéramos creído, de no constatarlo, que el presidente Kennedy pudiera cometer tamaña torpeza.

En el curso del mes de abril próximo pasado, el Servicio de Información C.N.T. publicó un extenso documento, en el que se establecia, con pruebas al canto, el grave daño que se habia inferido al pueblo español y a la democracia norteamericana con la firma del tratado en 1953. En el mismo documento se patentizaba la inutilidad de las bases desde el punto de vista militar, y los desastrosos resultados que su instalación estaba dando, tanto desde el punto de vista psicológico, como del político. Finalmente se emitia el deseo de que el tratado no fuese, no solamente renovado, como solicitaba el gobierno de Franco, sino ni tan siquiera prorrogado, como quedaba previsto en una de sus cláusulas, al expirar el plazo de diez años.

En el período que media entre primeros de febrero a últimos de abril de 1963, se produjeron ciertos síntomas reveladores de la tensión existente en las relaciones entre el gobierno franquista y el de EE. UU., lo que nos hizo abrigar la esperanza de que nuestros deseos se convirtieran en realidad. Dichos síntomas quedan reflejados en los hecho siguientes: El proyectado viaje a Madrid del subsecretariado de Defensa norteamericano, Sr. Gil Patrick a mediados de febrero, viaye que, después de haber sido anunciado a bombo y platillo por toda la prensa franquista, fué suspéndido repentinamente. ¿Por qué? Debido a la firmeza de la política española — se dijo en Madrid —. A causa de un desaire dado a Gil Patrick por parte de un portavoz de Franco, el cual comunicó al Subsecretariado de Defensa norteamericano que en los dias de su visita a Madrid estaria de caza. Ante ello, según declaraciones de medios autorizados, Gil Patrick decidió suspender su visita a Madrid y dijo: «Puede ese portavoz continuar cazando. No estoy dispuesto a aceptar nuevas relaciones militares entre España y EE. UU., pues tanto para el uno como para el otro pais basta con mantener el «statu quo». Lo cierto es que en aquellos dias estaba en pleno apogeo la luna de miel Franco-De Gaulle, lo que servia al primero para especular, formulando nuevas exigencias a los americanos y hacer equilibrios, como siempre, en la cuerda floja. Segundo, el informe Clay, hecho público en el mes de marzo, en el que se recomendaba «la reducción de la ayuda a España, que ya la recibia sobradamente». Kennedy escribió seguidamente a Clay, diciéndole que sus recomendaciones serian aplicadas. El hecho, juntamente con unas declaraciones que por aquellos dias hizo el presidente Kennedy en San José de Costa Rica, acerca de la misión cumplida por España en América Latina, irritó a los franquistas, los cuales, como en los buenos tiempos en que organizaban «manifestaciones espontáneas» y apedreaban la Embajada de Gran Bretaña, también organizaron manifestaciones estudiantiles en Valencia y Zaragoza, en el curso de las cuales se profirieron gritos hostiles a Norteamérica y al presidente Kennedy. Claro que a causa de lo mucho que ha disminuido el crédito moral de los norteamericanos en el pueblo español, debido precisamente al tratado suscrito con Franco, no es necesario esforzarse demasiado para organizar manifestaciones populares contra Norteamérica. De ahí que no fuera dificil organizar las manifestaciones de Valencia y Zaragoza, a que antes aludimos, y que hasta el moderado periódico «Ya», organo de Acción Católica, calificara las palabras de Kennedy de «palos de ciego». 3°) Las declaraciones de MacNamara ante el Congreso norteamericano, diciendo que «el valor de las bases españolas era relativo y que no podia pagar por ellas un precio exagerado». Finalmente, las declaraciones del senador demócrata Wayne Morse, miembro del Comité de Relaciones Extranjeras, quien, refiriéndose a las bases americanas en España, dijo: «Nunca debieron haber sido construidas; estaré siempre orgulloso de haberme opuesto desde el principio. Ha sido un error histórico para EE. UU. ayudar a los paises fascistas, España y Portugal. En lo que a mi se refiere, anuncio ahora que no voy a votar, en el Comité de Relaciones Exteriores, un solo dolar más para ninguno de estos paises... Estoy cansado de la clase de cooperación que hemos venido recibiendo de España y Portugal». En el mismo sentimiento se manifestaron varios otros senadores, todo lo cual tuvo la virtud de sacar nuevamente del sus casillas a los redactores de «Ya», los que escribieron altaneramente: «No pretendemos vivir de limosnas».

Como se vé, no faltaban motivos de fricción en las relaciones hispano-norteamericanas, las cuales hacian augurar una ruptura. Y como puede comprobarse también, son falsas, completamente falsas, las aseveraciones de la prensa franquista, según las cuales la renovación del convenio ha sido posible gracias a la amistad y al espíritu de comprensión que han presidido las relaciones de ambos paises en el curso de los últimos años.

LAS ALTERNATIVAS EN PRESENCIA

En los acuerdos entre el gobierno de Franco y el de EE. UU. firmados el 26 de septiembre de 1953, se establecia una validez ininterrumpida de diez años, prevéndose en el artículo quinto del convenio defensivo un procedimiento para su renovación, que consistia en lo siguiente:

A la terminación de los diez años iniciales, cualquiera de los gobiernos podria informar al otro de su propósito de abrir un periodo de consultas para la eventual renovación. Este período tendria una duración de seis meses, es decir, hasta el 26 de marzo de 1964. En caso de no llegarse a un acuerdo sobre la prórroga, el convenio caducaria al año de concluir el periodo de consultas, es decir, el 26 de marzo del 65. En teoria, pues, y pese a estas premisas, podian haberse adoptado las posiciones siguientes:

1) Ruptura del convenio al ser rechazadas de plano, por parte de Norteamérica, las exigencias formuladas por el gobierno de Franco a partir del 14 de enero de 1963.

2) Denuncia del convenio, quedando abierto un período de seis meses para estudiar su posible renovación. (Esto en el caso de que el gobierno franquista no lo hubiera denunciado precedentemente como lo hizo).

3) Prórroga automatica del convenio por un plazo de cinco años, en caso de que ninguna de las partes hubiera hecho antes manifestaciones contrarias.

4) Declarar prorrogados los convenios, si bien adaptándolas a las necesidades presentes, que es la solución que ha intervenido.

EL PROCESO DE RENOVACION

El proceso de renovación queda iniciado, como ya consignamos precedentemente, el 14 de enero de 1963, fecha en que el gobierno franquista, aprovechando la coyuntura internacional que crea el enfrentamiento de De Gaulle con Norteamérica y la Gran Bretaña, denuncia el tratado, utilizando la fórmula vaga de que hay que adaptarlo a las necesidades presentes, aunque formulando exigencias muy ambiciosas que no han sido satisfechas, ni mucho menos, como tendremos ocasión de demostrar.

A partir de ese instante, la diplomacia franquista se emplea a fondo y especula con todas las fricciones y conflictos entre aliados, en vista de sacar el mejor partido posible de los compromisos que

(Suite en page 7.)

● UNE CENTAINE D'INTELLECTUELS ESPAGNOLS DENONCENT DES SEVICES QUI AURAIENT ETE COMMIS DANS LES ASTURIES

MADRID. — Cent deux universitaires et personnalités du monde des arts et des lettres ont adressé une lettre au ministre de l'information pour attirer son attention sur des témoignages spontanés relatifs à des faits qui se seraient produits récemment dans les Asturies.

Cette initiative est relatée dans une note adressée par la voie anonyme à divers correspondants de la presse étrangère à Madrid, note qui souligne que les signataires de la lettre au ministre **ont manifesté en plus d'une circonstance leur position d'humaniste.**

La lettre comporte une longue énumération de sévices, certains particulièrement atroces, dont auraient été victimes des mineurs et des femmes de mineurs, des dates, des précisions, l'identité des victimes et celle de l'officier et du sous-officier auxquels les séyices seraient imputables.

« On dément de la façon la plus formelle qu'un mineur asturien soit décédé dans un local de police à la suite de mauvais traitements », a déclaré hier soir un porte-parole du ministère de l'information répondant aux allégations du document.

Le porte-parole a ajouté « qu'une réponse publique serait donnée en temps utile au document signé par cent deux universitaires espagnols ».

(De « La Dépêche du Midi ».)

LE COMBAT DU PRESIDENT KENNEDY

(Suite de la page 1)

Il est possible que, dans une première phase, les efforts mêmes entrepris au nom de l'égalité et de la justice aient pour conséquence immédiate une recrudescence de la violence. Ce qui est difficile à faire admettre à l'Américain, c'est une certaine image de l'Amérique qui n'est pas en tous points conforme au grand rêve égalitaire d'une société neuve, prospère, parfaitement heureuse et parfaitement démocratique, rêve de perfection sur lequel est fondée l'Amérique. L'image de l'Amérique dans ses rapports avec les Noirs n'est pas celle d'une société parfaite. L'Américain n'aime pas à se voir comme il est en vérité.

Le Président a parlé d'une certaine « honte » qu'il s'agit d'effacer par une législation qui garantisse les Noirs contre la ségrégation. D'où, dans le projet de loi soumis au Congrès, un certain nombre de propositions concrètes visant à assurer aux Noirs l'accès libre aux magasins, aux restaurants, aux hôtels, et la possibilité de requérir devant les tribunaux contre toute personne qui gênerait la libre circulation des citoyens noirs.

Les Etats-Unis ont souvent chapitré l'Europe pour son « colonialisme ». On ne comprendrait pas à l'étranger que tant de sévérité pour les écarts des autres puisse s'accorder avec une complaisance aveugle pour les péchés de l'Amérique. Pour ne rien dire de l'utilisation qui est faite par le communisme, contre l'Occident, d'un racisme aussi réel que déshonorant pour l'humanité.

⁂

Virulente dans le Sud, latente dans le Nord des Etats-Unis, la ségrégation ne paraît pas trouver un terrain favorable à ses manifestations au Canada.

Ou s'agit-il seulement d'apparences soigneusement entretenues ? A l'occasion du dixième anniversaire de la charte des Droits de l'Homme, promulguée par l'O.N.U., des observateurs sérieux, réunis à Ottawa en 1958, avaient rassemblé une documentation passablement impressionnante touchant la ségrégation raciale dans les provinces du Canada.

En ces matières, comme en tant d'autres, mieux vaut prévenir que guérir. Le gouvernement de Québec a été invité à promulguer une législation provinciale garantissant aux Noirs et à certaines autres catégories de citoyens les mêmes droits qu'à tous. Cette législation, l'Ontario se l'est donnée. Le gouvernement Lesage est saisi de projets très précis, principalement en ce qui a trait au libre accès aux hôtels.

L'action du gouvernement ne poserait aucun problème de budget. La sagesse exigerait qu'on n'attende pas que ça coûte cher pour « s'acheter », si on peut dire, une législation contre la ségrégation.

Les erreurs des autres sont parfois les meilleures aubaines. Pour peu qu'on ait des oreilles pour entendre et des yeux pour voir.

Guy CORMIER.

REPORTAGES

Imágenes del Canadá

REVISTA DE PRENSA

Decididamente, no podemos salir de casa sin cargarnos de periódicos. En Francia este vicio era imperceptible, pues aún los más voluminosos semanarios, como el « Figaro Literario », por ejemplo, podíanse meter fácilmente en cualquier bolsillo. Aquí el asunto es muy otro, ya que cualquier diario consta de ochenta o noventa páginas; así es, que si se adquieren media docena, como nosotros hacemos con frecuencia, hace falta una carretilla para transportar tal cantidad de papel.

Este detalle que tanto choca al recién llegado, tiene sencilla explicación si consideramos la riqueza forestal del Canadá.

Por regla general la prensa de este país sigue la línea política tortuosa de las demás prensas de los países capitalistas. Pero en realidad es más avanzada que el medio ambiente en que se desenvuelve, lo que trae por consecuencia, que cuando algún periodista manifiesta ideas renovadoras, son los mismos lectores los que presionan para hacerlo eliminar, como ha sucedido hace unas semanas a Pierre Berton, uno de los mejores escritores con que cuenta el periodismo canadiense, y como sucedió en el año 1936 al corresponsal enviado por el «Toronto Star» (periódico de solera socialista) al frente de Aragón, por ensalzar demasiado entusiásticamente las proezas de Durruti y sus hombres.

En la actualidad también solemos tener el gusto, no muy frecuente, de leer loas al Anarquismo. ¡Por desgracia, hoy no hemos tropezado con ninguna agradable sorpresa de esta índole, sino todo lo contrario, las primeras páginas de todos los periódicos, sin excepción, parecen chorrear sangre humeante de los inocentes niños muertos ayer, víctimas del odio de razas!

El espíritu de cordialidad con que se abrirá la asamblea general de las Naciones Unida, nos hace creer no tendremos guerra atómica hasta que China — el gigante amarillo — no esté preparada para ella. Cuando este momento llegue, el motivo de discordia no será el marxismo, ni el comunismo, ni el capitalismo, ni tampoco el hambre deprimente de los pobres chinos; más el odio de razas antes mencionado, tan arraigado en el alma del hombre moderno. Ese odio que estos días atrás hacía llorar una niña blanca porque habían dado entrada en su clase a muchachos negros. Ese odio inhumano y feroz que convierte a los hombres en encarnizadas hienas.

Wáshington y sobre todo Moscú está bien percatado de este inminente peligro y pese a todas las discrepancias político - económicas, saben a ciencia cierta que en la apoplética humanidad, la fobia del color es muchísimo más importante que la afinidad ideológica; razón que nos hará ver a los comunistas rusos y a los capitalistas americanos formando bando contra los también comunistas chinos.

Por su parte, éstos, de costumbre tan resignados, han perdido la partida por falta de nervios. Su impaciencia y persistencia en instigar a Rusia para que desencadenase una guerra atómica y por consecuencia el holocausto de la civilización — del cual los chinos, si sobrevivían, serían dueños del planeta en ruinas — ha atemorizado al oso siberiano y forzado a romper con quienes, pese a su camaraderismo político, continúan cultivando también, como los asesinos de Birmingham, el odio de razas.

¿Hasta cuándo seguirá el escarnio?, ¿cuándo al fin los hombres comprenderán que solamente hay una raza sobre la tierra? ¡La Humana!

Las campañas electorales de las elecciones provinciales, que tendrán lugar el 25 de septiembre en Ontario y el 30 en Columbia Británica, ocupan sendos espacios en toda la prensa a través del Canadá.

Con el triunfo del partido liberal en las elecciones provinciales de Québec el 22 de junio 1960 y en las federales del 8 de abril del corriente año, más la impopularidad ganada por el gobierno conservador de Diefembaker en el área nacional, debido a su incapacidad en resolver el grave problema del desempleo, sobre el cual había basado su campaña, los liberales, con Wintermeyer a la cabeza, se encuentran en posición inmejorable para derrotar el gobierno conservador de Robarts, que desde el año 1943 (entonces era George Drew jefe del partido conservador) impera ininterrumpidamente en la provincia de Ontario.

Más que nunca, la campaña es animada en extremo. Robarts, que ha introducido últimamente la pension portable efectiva para el año 1965, la hospitalización y algunas otras leyes sociales de importancia, muéstrase dispuesto a cooperar con Ottawa estrechamente en este terreno; pero papá Pearson tendrá que sabotear sus planes, como ha empezado ya a hacer Judy LaMarsh, la ministro de Salud pública, y favorecer sin reservas a su lugarteniente Wintermeyer; así lo exige la ley de la selva política.

En Columbia británica, el problema es bastante complicado. La provincia sufre el despotismo de uno de los jefes más autoritarios del país. Mr. Bennett y su partido Social Crédit representan, con Real Caouett, otro socialcreditista de Québep, la extrema y fascistoide derecha del Canadá. Este último no ha reparado en hacer pública su admiración por Hitler y las tácticas y leyes antiobreras pasadas por su colega en la provincia del Pacífico, muestran la similitud del Social crédit y su jefe con los partidos fasciocomunistas.

Cuando Bennett subió al poder, lo hizo bajo una plataforma política de libre empresa. ¡Once meses más tarde había nacionalizado la importante firma B. C. Electric Company Limited! Esta acción llevada a cabo contra la voluntad de los que habían soportado su candidatura y programa, ha sido fallada ilegal por la corte.

¿Y qué decir sobre la carta del trabajo — Labour Relations Act. — y sus famosos documentos bill 39 y 43, prohibiendo las huelgas espontáneas, etc., etc?

Pero se da el caso que, en medio de ese laberinto político, se encuentra el gigantesco proyecto de electrificación de los ríos Peace y Columbia, proyecto cuyo costo ascenderá alrededor de los mil millones de dólares y del que Mr. Bennett es entusiasta realizador.

Por fin llegamos a la noticia más estrepitosa. Se trata de la venta de 228 millones bushel de trigo a Rusia, o sea la astronómica cantidad de 8.291.676 toneladas, por un precio de 500 millones de dólares a pagar en el plazo de 18 meses.

Recientemente el Canadá concluó otra venta de trigo con China por valor de 360 millones de dólares, además de otras también muy substanciosas, con éste y otros países comunistas, señaladas en estas mismas páginas hace dos años aproximadamente. En aquel entonces ya expusimos nuestra opinión al respecto; esta vez nos abstendremos, para no pecar de redundantes; mas la moral de este comercio es demasiado evidente, teniendo en cuenta los maravillosos adelantos que los sin par sabios rusos han realizado en la aclimatación y cultura de este precioso cereal en los inmensísimos, sin fin, trigales de Siberia...

Acracio ORRANTIA

Desde un Lugar del Estrecho

LE DIJO LA SARTEN AL CAZO

Mucho se está especulando por la Prensa y Radio franquista sobre la cuestión de Gibraltar. Claro, esto no nos extraña; siempre que en España hay planteados problemas de tal alcance político-social como lo de Asturias y los asesinatos de Joaquín Delgado y Francisco Granados, tan vil y bárbaramente perpetrados, se intenta desviar la opinión hacia otros derroteros, ya muy manidos por cierto, cual es el del Peñón.

La mejor respuesta se la han dado los gibraltareños de todas las clases sociales. La Confederación de Sindicatos de Gibraltar les ha respondido: ¡No queremos nada con la dictadura franquista! ¿Qué dirían si pudieran manifestarse libremente todos los ciudadanos, sin distinción de raza ni color, de las ciudades de Ceuta y Melilla, y los territorios africanos Fernando Póo, Ifni, Río Muni y el Sahara español?

Contestarían rotundamente lo mismo que los Llanitos: que preferible es estar al lado del cazo limpio, aunque un poco usado, que con la sartén quemada, ennegrecida y manchada de sangre hasta el mango, de tantos y tantos miles y miles de Delgados, Granados, Barrancos, Grimau, etc... Mártires y héroes tan sublimes como Ramón Capdevila, todos caídos en pos de la libertad de los pueblos oprimidos.

Si aun quedara un mínimo de dignidad humana se repudiaría universalmente al franquismo. Los 27 años de lucha contra los regímenes fascistas, colonialistas y dictatoriales de Franco-Salazar, representantes de Hitler y Mussolini en esencia y presencia, aconsejan descolonizar todos los pueblos africanos sometidos y vilipendiados por Franco-Salazar y el propio suelo ibérico. Después se hablará de Gibraltar, pues seguro que los mismos gibraltareños estarán predispuestos para reincorporarse a la Comunidad ibérica.

Entregar hoy el Peñón al franquismo sería tanto como ver la creación de otro denigrante recinto carcelario, donde no quedarían en pie más que las piedras y esas porque no se puede fusilarlas o comérselas.

R. P.

Protestas en el Uruguay

por las detenciones de antifascistas de Francia

Reproducimos a continuación, la carta que la Agrupación Pro-Asturias Libre y el Comité Pro-Liberación de España, han dirigido al General de Gaulle, al Embajador de Francia en el Uruguay y a toda la Prensa de Montevideo, para su publicación:

Agrupación «ASTURIAS LIBRE»
Colonia 838
Montevideo

Embajada de Francia
en el Uruguay
Montevideo

Señor Embajador:

Esta agrupación «Asturias Libre» que cuenta en sus filas con exilados españoles antifranquistas de diversas opiniones políticas, ex-miembros de los Grupos Armados F.F.I. (Fuerzas Francesas del Interior) fundadas y dirigidas precisamente por el ilustre presidente de Francia, general Charles De Gaulle, en la época en que ese país precisó y contó con el apoyo de todos los hombres amantes de la libertad.

Con la moral que nos da la circunstancia de habernos jugado la vida defendiendo ese país, en el que nos hallábamos refugiados desde el triunfo del fascismo en España.

Por el derecho que nos corresponde, al contar con hijos nacidos en esa gran nación, que hemos naturalizado franceses inmediatamente.

Por estas y muchas razones más, entre las que no están descartadas la ética y el prestigio de la Francia de la Marsellesa, solicitamos de esta Embajada en el Uruguay, tenga a bien transmitir al gobierno de su país la siguiente petición:

1) El respeto y la consideración normales señalados en los Derechos del Hombre, para nuestros camaradas españoles y antifranquistas radicados en Francia.

2) La inmediata libertad de nuestros compañeros de destierro, actualmente encerrados en las prisiones de ese país, detenidos recientemente por el único delito de no aceptar, como legal, la dictadura franquista, y entre los que se encuentra, una de las mayores glorias militares del campo republicano: El teniente coronel Cipriano Mera.

El mundo observa con asombro estos hechos inconcebibles, por los que nos sentimos doblemente afectados. Primero, por nuestra calidad de españoles antifranquistas desterrados. Segundo, por el cariño que sentimos hacia esa gran nación, de la que nos consideramos sus defensores de hecho y de derecho.

Contando que la Liberté, Egalité, Fraternité, continuen siendo el escudo-emblema que dió prestigio y grandeza a Francia, quedan cordial y atentamente a sus gratas órdenes.

por «ASTURIAS LIBRE».
PARDO ARIAS.

Montevideo, septiembre 1963.

"Sanine" ou "Le baiser au néant"

(Suite de la page 8)

cette déraison que la littérature avait sombré.

Voici donc Sanine criant sa liberté totale : « L'espace était vaste et large, l'herbe encore verte, s'étendant dans toutes les directions, en un champ illimité et stérile dont l'horizon se perdait dans les brumes matinales ».

Plus loin, Artsibachev poursuit :

« Sanine respirait aisément et ses yeux gais admiraient la terre infinie. Il s'en alla à grands pas vers la clarté radieuse de l'aurore. Et quand la steppe éveillée éclata en flammes de couleurs vertes et bleues; quand la coupole d'azur s'illumina et que juste devant les yeux de Sanine le soleil incandescent monta dans la nue, il sembla que le jeune homme marchait à sa rencontre ».

La comparaison du comportement littéraire de Tolstoï et d'Artsibachev est pleine d'enseignements et nous autorise à mieux saisir le drame intérieur d'Artsibachev, que cache l'expression de la vie dans tout ce qu'elle a de tragiquement belle, véhémente, redoutable.

Tandis que Tolstoï se penche avec amour vers le faible, l'incapable, Sanine, au contraire, le fustige avec force sans aucun ménagement. Il n'a cure d'avoir le moindre geste protecteur et va jusqu'à précipiter la perte de tel individu. Tandis que Tolstoï bannit l'étreinte charnelle, Artsibachev, lui, exalte la jouissance sensuelle de l'amour sans délai, ni vanité, ni assiduité, ni fidélité, autant de vocables, sans sève, sans courage, pour l'écrivain du « Baiser au néant ».

Cependant, dans « Puissance des Ténèbres », quel frémissement. L'imagination de Tolstoï est portée au paroxisme et son héros principal, Nikita, se révèle un être sombre autant qu'odieux. « Le réalisme presque brutal de Tolstoï est d'une grandeur sans pareille ». L'homme de devoir prôné par Tolstoï fait place chez Sanine à l'homme qui a atteint ses fins par tous les moyens. Voici comment E. Armand nous dépeint le Sanine d'Artsibachev : « Sanine n'est pourtant ni un bourgeois, ni un jésuite. Il ne veut ni accumuler, ni exploiter, ni se caser. Ce n'est pas un arriviste. Il ne se dissimule pas. Il ne dissimule pas non plus l'opinion qu'il a des autres. Il ne se gêne pas pour leur dire qu'il les considère comme des imbéciles ou des canailles, étant entendu qu'il préfère celles-ci à ceux-là. Et même une tombe entrouverte ne l'empêchera pas de dire ce qu'il pense, comme il le pense. Il n'a pas de scrupules : il vivra « n'importe comment »; pas de morale : il ferait volontiers de sa sœur une amante, si elle était digne de lui; pas de scrupules : « qu'une chose ne lui appartienne pas, et qu'elle lui plaise (à l'homme sincère), il la prendra; qu'une belle femme ne se donne pas à lui, il la prendra quand même par force ou par la ruse »...; par idéal : la jouissance est le but de la vie humaine ».

Ainsi donc, à première vue, Sanine nous apparaît comme un hors du troupeau. Il peut paraître, pour certains esprits, un monstre, un satyre. Il ne l'est pas et même, on ne peut voir en lui un nouveau Méphistophélès.

Par certains côtés même, il nous apparaît sympathique, car il est fort et sa force il l'utilise pour ne point se compromettre au contact des faibles, des vaniteux, des mesquins et des sots. Il se refuse à plier devant ces déchets humains lamentables, crédules, dangereux, incapables, incompétents, vaniteux ou verbeux.

Pour les fats, les hésitants, les « gnan-gnans », les médiocres, il y a toujours, dit Sanine, le recours au suicide. C'est dans la note du nihilisme auquel peut-être se rattache également la pensée d'Artsibachev.

Quant à ces jeunes femmes qui ne cessent d'en appeler au désir de l'ivresse des sens et qui s'en lamentent ou s'en repentent les lendemains, elles apparaissent à Sanine comme de chétives créatures sans grand intérêt.

Ce sont des allumeuses dans toute l'acception du terme, qui se sont laissées conquérir. Qu'elles en subissent les conséquences, en tout bien tout honneur.

Le monde de ses lamentables pantins ne peut intéresser Sanine qui se refuse à s'imposer même à cette espèce sans beauté ni force.

Sanine quitte ces gens. Seul dans un train et s'en va à la recherche de nouveaux contacts. Partout reparaît le tableau lamentable de ces créatures qui vivent comme des bestiaux sans la volonté « d'en finir ni celle d'exterminer les autres ».

Le dégoût le reprend vite. Il quitte le wagon, descend sur le marche-pied et saute...

On ne peut, de ce dégagement assez superficiel, selon moi, juger le roman « Le Baiser au néant ». Il faut le lire en entier. L'occasion vous en est offerte.

Que Sanine effraye le monde par sa pensée a-sociable, a-légale, cela n'est guère contestable. La présentation de son héros reste vouée à une certaine antipathie chez bon nombre de lecteurs.

Mais là n'est pas le devoir d'un écrivain, sans doute, pour l'époque, cette façon de présenter son personnage effarouche bien le monde! Mais ed nos jours, en est-il autrement ? Toute la littérature de « la dernière vague » n'est-elle pas un chant en faveur de la destruction des vieilleries, des errements, des traditions, quitte à en rétablir d'autres qui deviendront à leur tour arriérées et encroûtées.

Il faut d'ailleurs saluer cette libre expression de la pensée, mais penser à la renaissance des nouveaux tabous.

Aux lecteurs d'en faire la démarcation, s'ils estiment garder les pieds sur terre.

Mais pour « Sanine » : « Peut-être après l'échec du mouvement révolutionnaire en Russie (1905) a-t-il détourné une partie de la jeunesse russe du découragement, en reportant ses regards vers la vie, toujours belle à vivre, même quand les efforts des humains échouent ou que l'échéance de leurs aspirations s'éloigne ».

En relisant « Le Baiser au néant », avec le recul du temps et l'expérience des événements vécus, il se peut que certains ne retrouvent plus la même résonnance que jadis.

Exilés de son milieu, de son temps, les personnage se révèlent parfois falots, faiblards.

Pour nous, il reste à savoir si ce que Sanine revendique et prône est la seule position vraie. Je ne le pense pas, mais ceci est une autre histoire, qui nécessite un large exposé et je n'ai pas l'intention de le faire, préférant laisser à chacun le soin de chercher ce qui l'agrée, sans subir les influences extérieures.

HEM DAY.

(1) Paris, Armand Colm, p. 425.

COLLABORATION

Actualidad

Ante el próximo Congreso

DE nuevo la Confederación Nacional del Trabajo de España en el Exilio va a reunirse en un tercer Congreso Intercontinental de Núcleos, encarando los diversos problemas orgánicos y aquellos de carácter general que se relacionan con la liberación de España.

Otra vez, la práctica de un federalismo vivo, que mantiene sin desmayo la tradición de auténtica democracia en el ejercicio del derecho a opinar y a decidir, por parte de los miembros y afiliados, pondrán en contacto a los hombres de la C.N.T. exilada. Es de esperar que en esta confrontación estén, como siempre, presentes aquellos compañeros que, en España, continúan la tradición gloriosa de nuestras luchas y aseguran la continuidad orgánica de un movimiento obrero e ideológico que tan honda e imborrable huella ha trazado en la historia de nuestro pueblo.

No pretenden ser, estas líneas, ni un consejo ni un estímulo, que nuestros militantes no necesitan. En asambleas repetidas, nuestra organización ha discutido el Orden del Día, buscando, con la mejor voluntad, respuesta efectiva y eficiente a múltiples interrogantes. Es colectivamente, por los acuerdos mayoritarios, que la suma de las opiniones individuales logrará plasmarse, cristalizarse, traducirse en acuerdos orgánicos, que señalarán la línea a seguir para futuras gestiones y períodos nuevos.

Sólo deseamos, creyendo interpretar el íntimo anhelo de todos, que este Congreso encare con lucidez y con serenidad todos los problemas y que de él la Organización salga fortalecida. Sólo deseamos que un sentido responsable y constructivo anime a todos los delegados y que en ningún momento la pasión se haga oír con más fuerza que la razón y la lógica.

Siempre, a lo largo de su historia, que ha rebasado el medio siglo, la C.N.T. ha tenido problemas, que ha resuelto constantemente cuando, la Organización reunida, ha buscado solución a ellos. Y siempre, aun aquellas minorías que salían derrotadas por la opinión mayoritaria, han sabido acatar lo que, al ser acuerdos adoptados, eran ya norma y línea de conducta a seguir y a respetar por todos. Y ha sido siempre en el seno de la Organización, responsablemente, como se han resuelto todas las cuestiones, aún aquellas que parecían más espinosas.

Todos presentes, todos discutiendo, todos esforzándose en encontrar salida honrosa a no importa qué problema interno. Y todos unidos en el fondo, por una preocupación máxima: hacer frente y piña ante el enemigo, que en España eran el capitalismo y el Estado y que en el Exilio siguen siéndolo, personificados, en lo que al país que nos vió nacer se refiere, en la existencia del régimen fascista allí imperante.

Una vez más, reiteramos nuestra confianza en el buen sentido de la militancia, que sabrá encontrar y seguir los senderos que deben conducirnos, a través del laberinto actual, a buena meta, a aquella que, con finalidades mediatas e inmediatas, no hemos cesado de perseguir y de seguir siempre: trabajar por la emancipación de los trabajadores; luchar por que terminen la desigualdad y la injusticia en el mundo que vivimos; liberar a los pueblos oprimidos, en la primera línea de los cuales está el pueblo español, sometido a dictadura terrible y sangrienta desde hace 26 años.

Y, fieles al espíritu de la Primera Internacional, conscientes de lo que el ejemplo de la C.N.T. ha representado para el proletariado mundial, antes, durante y después de la Revolución española; sabedores de la brusca irrupción, en el mundo del trabajo, de concepciones sindicalistas que nada tienen de común con el sindicalismo revolucionario, emanantes unas del fascismo, otras del cristianismo social, otras del reformismo, afianzar y robustecer, enriquecidos por todas las experiencias vividas, lo que ha constituído y constituye el cerebro y la médula confederales: una neta, clara, precisa, recta concepción del sindicalismo como medio de lucha de los trabajadores y como elemento básico para la organización, mañana, de la producción y la distribución, en un mundo liberado del capitalismo y del Estado.

Ante esta ingente y noble tarea, lo anecdótico, lo accidental, ha de pasar a segundo término. Lo fundamental es saber cumplir y ser dignos de la obra revolucionaria y constructiva que la C.N.T. tiene delante, en un porvenir próximo, cuando se producza la caída del régimen franquista, y en un porvenir constante, cuando de abrir brecha, cauce a las aspiraciones populares se trate, orientándolas e impulsándolas hacia conquistas sucesivas de mayor bienestar y de más libertad.

Que al Congreso vayan todos con este ánimo sereno, fraternal, objetivo, y que sepan todos realizar obra fecunda y efectiva,es lo que todos hemos de desear fervientemente.

Asturias 1934 - Asturias 1963

Fué y continúa siendo Asturias la región por excelencia capaz de poner en vilo a todas las clases sociales de España y hasta del exterior.

Ya en el siglo VIII, de esta Era que se denomina cristiana, bajo el signo de un Cristo en el que ni los más creyentes creen, se destacó por la reconquista del país.

El temperamento astur se diferencia por completo del resto de las otras regiones. Su idiosincrasia es otra. No vacila y por ímpetu que no puede contener, pero calculado y bien medido, se ha lanzado siempre a empresas que le han acreditado ante el mundo como valor social histórico que, si no hoy, mañana, dará su fruto. La siembra que está haciendo el pueblo asturiano fructificará.

Hoy son los mineros que ponen en jaque a la dictadura fascista española, como en 1934 todos los proletarios asturianos sin distinción pusieron en peligro a los gobernantes del bienio negro Lerroux-Gil Robles-Portela Valladares, fieles representantes de la reacción española, quienes, abusando de su cargo de autoridades, dejaron incubar una rebelión sangrienta y asesina en los cuartos de banderas de los cuarteles y en los propios ministerios.

Son hoy unos miles de ese pueblo heroico, que se pasan la mitad de su existencia bajo tierra, enterrados en vida en la profundidad de las minas, quienes, reclamando el reconocimiento legal y humano de su personalidad como hombres y como colectividad, desafían cara a cara, en una lucha completamente desigual en potencia, al despótico procedimiento franco-falangista.

Luchan por una causa justa y noble. Las deportaciones, las cárceles, los despidos, el lock-out, el hambre, la miseria y los crueles tratos de que son objeto en manos de unos bastardos policías, no pueden acallar sus protestas ni contener su ira y repudio contra la tiranía dictatorial franquista.

¿Qué reclaman los mineros asturianos? PAN, TRABAJO, RESPETO y LBERTAD. Seguros de que en el mundo no puede existir nadie que tenga un poco de sensibilidad humana que no apruebe su gesta, continúan sin desmayo hasta alcanzar sus propósitos.

Si en 1934, Asturias supo dar una lección al proletariado español en particular y al internacional, batiéndose por las calles de Oviedo y en Monte Naranjo contra las fuerzas reaccionarias, mandadas por el mil veces maldecido capitán Doval, hoy, después de treinta años, vuelve a despertar un interés nacional incluso entre las fuerzas opresoras, que puede convertirse en la iniciación de un movimiento general para acabar con el régimen que se sostiene sobre las columnas de países que se tildan de democráticos.

¿Por qué no acceder a las reivindicaciones obreras? ¿Por qué el desgobierno español no apaga ese fermento de rebeldía, dando satisfacción a las aspiraciones más que justas de los huelguistas? Porque sabe que en vez de sofocar el incendio, lo incrementaría, sentando precedentes que no interesan a su sistema totalitario y busca, aunque no lo confiese, convertir un conflicto social, un conflicto planteado entre el capital y el trabajo, en cuestión de orden público, para poder obrar con las manos libres y desencadenar una represión sangrienta, como hizo en octubre de 1935 el equipo recién salido de la caverna, compuesto por hombres que de ello sólo tenían el nombre.

En este aniversario, haciendo una ligera apología de aquella fecha, excusando mencionar nombre alguno de los caídos, queremos recordar solamente y hacer patente que el espíritu inquieto del pueblo asturiano está latente y vivo, para dar conciencia y ejemplo de su personalidad al resto de las regiones españolas y a todas las organizaciones obreras de la tierra.

¡Loor a los mineros asturianos!

Antonio VIDAL

Argel, octubre 1934.

HACIENDO NUESTRO UN APOTEGMA

(A los 26 años de fascismo en España)

A diferencia de que nosotros no abjuramos, como según la leyenda, lo hizo el sabio Galileo ante la inquisición, respecto a la convicción de su Ciencia, pero que no obstante dejó lapidado el «sin embargo se mueve», a título de parangón emulante. hacemos nuestro su Apotegma. Aplicándolo naturalmente, a nuestros principios social-filosóficos; a la causa de la justicia y la libertad humana, que es la causa del Movimiento Libertario o del Anarcosindicalismo.

De como fué, lo que ocurrió y representó la alucinante y monstruosa traición del fascismo en España, con la exaltadora gama del heroismo rebelde, instintivo e histórico que emergió o tuvo lugar en todo un pueblo, ya lo hemos dicho en otras ocasiones. Trataremos hoy, de analizar las consecuencias y justiapreciar las perspectivas internas — como pueblo o país — y externas, o las que en el ámbito internacional y mundial, no dejan de ser principal problema a resolver.

El fascismo encamarado en Italia, en Alemania, en Portugal y en España — como el dado en otros hemisferios o Continentes — en la cronología de su siniestra realidad, en la misma medida progresivo y ultra bárbaro, en ninguno de los países dichos y por decir, fué sicológicamente indígeno o nacional; como lo ha evidenciado el mismo método de terror, de pretendido exterminio y ejecuciones en masa, antes y después de sus circunstanciales triunfos respectivos. Su gérmen y su fermentación, no son otra cosa que la transfiguración de la Reacción Internacional o mundial, conjurada y puesta de acuerdo para afianzarse por todos los medios con que perpetuar su oligarquía, su sistema de esclavitud, mediante su bárbara autoridad.

Derrotado que fué el fascismo clásico en Italia y Alemania (con motivo de su osada agresión bélica) por el capitalismo del Estado Aliado, más contemporizador y llamado democrático; el enjendro de fascismo en España, apoyado y ayudado por el de Portugal — anteriormente amaestrado y articulado por el fascismo Eje — abrió sus garras en julio de 1936, mientras, en otros países, los focos del monstruo político-social, el fascismo, quedaba a la espectativa. Por camuflage en la guerra mundial, declarada en septiembre de 1939, con la sarcástica neutralidad de la España fascista en la conflagración, el sátrapa de España y su coro, por carambola de la suerte, se mantuvo sin el riesgo que fuera de esperar. Las Repúblicas o los sistemas políticos que se intitulan democráticos, al fin y al cabo, Estados de fuerza contra la libertad efectiva de los pueblos, temieron y siguen temiendo más, a la Revolución transformadora, justiciera y progresista, — con eficiencia realizada por el pueblo español antifascista — que al despotismo contumaz, que por todos los medios trata de retrotraer a la humanidad al vasallaje de la Edad Media.

¿Qué representó el triunfo del fascismo en España, y qué consecuencias pueden derivarse para el destino o la suerte político-social en el ámbito demogeográfico Tierra? He ahí lo que nos inquieta, lo que incumbe remarcar y lo que procede aquilatar. Si no somos mal entendidos, nos place decir que, bien considerado, habrá sido mejor que la pezuña o la espada del Damocles fascista, se haya hecho sentir en la Península Ibérica, que no en otro suelo europeo. ¿Por qué? Por ser verdad que el pueblo español no está mansamente ataviado a idolatrías políticas; como, pese al clero de médula inquisitorial, tampoco está crédula y sumisamente adherido a la ciega superstición del dogma religioso. Desgracia, que en uno u otro fenómeno han caído y padecen, todos o casi todos los países del Continente.

Y es verdad que España, temperalmente y sicológicamente, está encarnada y espiritualizada en dos caracteres, en dos sentimientos o dos concepciones de la vida. Siendo una la concepción reaccionaria, endémica y ultramontana, que se ha ido haciendo tradición por el principio de Estado absolutista, en cuyos estamentos y cuya sicología se hizo sagrada la oligarquía y se condensó la moral falsa y viscosa. La otra concepción, diametralmente opuesta, que tiene su razón de ser en la propia génesis existencial del ente español; que tiende, por condición insumisa, por humana interpretación de la vida y justiciero concepto social, a que se trueque el mal por el bien, y la opresión por la libertad, no puede arriar bandera hasta que sea un hecho la redención o el derecho inmanente del pueblo español. El historiado e imbuido dicho de « Vivan las cadenas », para afianzar a un déspota, fué palmariamente desmentido o superado, rechazando con heroismo a otro déspota sanguinario, desde el 19 de julio de 1936 al 1939, por ese mismo pueblo.

Que no ha bastado el enseñamiento represivo, las 300.000 ejecuciones, los millares de enterrados en vida de los Campos de Concentración y presidios, ni la imposición del hambre y la incertidumbre, para acabar con el espíritu de rebeldía, allí, sobre la faz tétrica del tirano. Como no importan los 25 años de exilio por todos los países de la Tierra, para que medio millón de proscriptos mantengan enhiesta la convicción de volver al suelo nato, para hacer inarraigables o eliminar, las raíces de la planta estercolera y maldita del fascismo. Que no basta la inclemente noche de un cuarto de siglo, donde, con vesania terrorífica, se ha pretendido la inflexión de una generación que, si bien han logrado neutralizar su inquietud inquiridora en el aspecto progresivo y cultural, se mantiene acusadora y divorciada del régimen de oprobio que significan el fagín y la cruz.

Hemos dicho antes, que la génesis deletérea político-social del fascismo, emana de la entraña de la Reacción cavernaria universal. Síntesis sempiterna del absolutismo y la injusticia social, que por nequicia o perversión acciona metastásicamente; desapareciendo de un punto geográfico para aparecer

(suite en page 6)

Noticias curiosas

DEL GENERAL FRANCO AL CANCILLER NAZI

Ginebra (O.P.E.). — « Le Tribune de Genève » publica, con titulares a cuatro columnas, y en primera plana, «Las memorias de Paul Reynaud». En el capítulo 32 se escribe lo siguiente:

«El Caudillo había dirigido días antes a Hitler la siguiente carta:
—«Querido Fuhrer: en el momento « en que los ejércitos alemanes ba- « jo su mando, conducen la más « grande batalla de la Historia ha- « cia un fin victorioso quisiera ex- « presarle mi admiración y mi en- « tusiasmo, así como también el de « mi pueblo, que observa con emo- « ción profunda el curso glorioso « de una lucha que considera como « suya y que concreta las esperan- « zas que se iluminaban ya en Es- « paña cuando los soldados de Vd. « estaban a nuestro lado contra « enemigos que, aunque enmasca- « rados, eran los mismos (...)
» Con mis mejores saludos para « el futuro y la grandeza de Ale- « mania y la expresión de mi in- « mudable amistad. »

A pesar de esto y mucho más, las horcas de Nuremberg no fueron para él.

EL DERECHO DE AUTODETERMINACION

Nueva York (O.P.E.). — Una vez más ha quedado proclamado en las Naciones Unidas el derecho de autodeterminación de todos los pueblos, grandes y pequeños, sin distinción de raza, historia, religión o continente; el derecho de los pueblos a su libertad, mediante su libre determinación, por virtud de su propia voluntad, cualesquiera que sean las circunstancias que les rodeen y los antecedentes que los encuadren, con la historia, sin la historia o contra la historia.

Es Kennedy, el president de Norteamérica el que ha alzado su voz, con aplauso general de la comunidad internacional, afirmando además que «el pueblo americano cree en el derecho de todos los pueblos a la autodeterminación.»

Todos, menos España.

INTERNATIONALE

Comentarios del momento

I. — EL CONGRESO

Ya estamos de nuevo en vísperas del Congreso de nuestra Organización, de esta confrontación militancial en la que todos depositamos la máxima confianza. Ya sospesamos que será, la línea de conducta que trazará y la acción venidera que habrá de permitirnos. En uno o en otro aspecto. previendo negro o blanco, la militancia confederal aborda con interés la consulta de que ha sido objeto y sabe esperar, porque es de hombres razonar, que en todos se impondrá el buen criterio para llegar a conclusiones que reflejen nuestra unánime o casi general identificación.

Lo esencial en vísperas de nuestro Congreso, es imponernos de una verdad que ignoramos con demasiada frecuencia: la de que «el tiempo es oro». Supongo que todos recordamos las inacabables sesiones de los dos últimos Comicios y que nadia ha olvidado que a medida que iban transcurriendo los dias, disminuía el número de delegaciones y cundia el cansancio, cuando no la desazón, en el ánimo de quienes tuvieron tiempo y voluntad para esperar el fin de las deliberaciones. Enseñanza a retener, simple constatación que no debemos olvidar, si no queremos caer en los mismos incalificables errores.

No es haciendo grandes discursos ni repitiéndolos incansablemente, como vamos a resolver nuestros problemas. De lo que se trata es de ser escueto, de callar cuando nada nuevo puede aportarse a la discusión, de atenerse siempre a lo concreto y de ser lo suficientemente prácticos para no deslizarnos en el terreno de discusiones estériles y para comprender que es necesario conformarse a unas normas, libremente aceptadas, si queremos que el estudio y la resolución de los problemas pueda hacerse en un lapso de tiempo que no sobrepase el límite impuesto por la lógica y la cordura.

Debe irse al Congreso con el firme propósito de expresarse sin insultos, sin pasión y sin resquemores. Debe decirse lo que se piensa, criticarse lo que no parece acertado y ofrecer las que se creen mejores soluciones, pero es indispensable que los problemas se sitúen en este terreno sin animosidad personal, sin poner en duda la buena fé de los demás y sin llegar a extremos de intransigencia que rindan imposible la comprensión de que tanto precisamos. Ha de irse al Congreso con la intención de hacer obra práctica, de no dificultar su normal desarrollo y de optar por todo lo que pueda unirnos en la consecución de los objetivos que nos son comunes.

El tiempo es oro y no podemos pagarnos el lujo de continuar malgastandólo con actitudes absurdas que sólo nos desmerecen. Impónganse, pues, la buena voluntad y el sentido común y se cubrirá con gran éxito una primera etapa la de que nuestro Congreso sea eficaz en sus deliberaciones, constructivo en sus acuerdos y modelo de perfección en las relaciones humanas de quienes en él participen.

II. — EL PACTO YANQUI-FRANQUISTA

La gran nación americana no repara en sacrificios para asegurar las libertades amenazadas. Ahí tenemos, en prueba de nuestra aserción, la reconducción por otros cinco años del pacto hispano-americano, que liga estrechamente el destino de la dictadura española al de la democracia estadounidense; ahí tenemos a un pueblo sojuzgado, por obra y gracia de quienes deberian posibiliatar su lucha y ofrecerle la grarantia de que no serían estériles sus sacrificios; ahí tenemos al «líder» de la democracia mundial, sovacando las bases de un Occidente que se hunde en el desprestigio y que se muestra incapaz de las menores realizaciones.

En el marco de sus relaciones exteriores, los sucesivos presidentes (Truman, Eisenhower y Kennedy) y gobiernos de los Estados Unidos, tienen el mal gusto de diluír en la nada el concepto de libertad, dejando en muy mal lugar al mundo «democrático» que dicen representar. Pactan con el diablo para combatir al diablo; hablan de la justicia y sirven con descaro a quienes la pisotean; pretenden que deben respetarse los Derechos del Hombre y sostienen sin escrúpulos a gobiernos que escarnecen la dignidad del ciudadano y que escupen sobre sus derechos; y se presentan como paladines de un mundo renovado, a la par que se esfuerzan por mantener en el poder a dictadores retrógradas y sin entrañas que siembran la miseria, el desespero y la ignorancia.

El presidente Kennedy considera, con razón, que la segregación racial que se manifiesta en los Estados del Sur, es una verguenza que pone en tela de juicio el carácter democrático de la gran nación americana. A esta verguenza hay que añadir la que supone pactar con Franco y con otros dictadores de la misma calaña, que emplean para los ciudadanos de sus respectivos países, medidas discriminatorias que nada tienen que envidiar a las que se aplican contra los negros en tierras sudistas. El católico Kennedy, el hombre que tanto parece esforzarse para evitar una nueva guerra mundial, el estadista que se muestra acérrimo defensor de la libertad y de la justicia, se pone con respecto a otros pueblos de espaldas a la realidad y se transforma, de hecho, en su verdugo.

Cuando en España se asesina impunemente a Grimau, a Granados y a Delgado, es indiscutible que los Estados Unidos se ven salpicados por un crimen en el que tienen su parte de responsabilidad. La de dar vida a quien asesina, burlándose de los derechos del pueblo que aspira a la libertad y que lucha por conquistarla. Es la responsabilidad que se desprende de una política internacional indigna de la gran nación americana, de una política nefasta y perjudicial a la causa de Occidente y de la que el otro coloso puede sentirse con razón satisfecho. Es la prueba evidente, además, de que no siempre es la grandeza lo que caracteriza a una gran nación.

III. — UNA CONFERENCIA DE TODOS PARA TODOS

La frase que precede pertenece al artículo «Ritmos obsesionantes», que el compañero Guiraud escribe en el número 284 de «Combat Syndicaliste». Coincidiendo por completo con su acertada exposición y con la idea que de ella se desprende, no puedo por menos que sumar mi voz a la suya y decir con él que abrigo la esperanza de que será posible «convocar una asamblea a la que puedan asistir cuantos lo deseen, en la que estén presentes todos los elementos dispersos y sin dispersar» y de que sabrá comprenderse, como atinadamente sigue diciéndonos el compañero Guiraud, «que la conferencia es el gran recurso y que hay que recurrir a ella con el íntimo convencimiento de que nos puede dar, de que debe darnos, el triunfo que perseguimos desde hace la friolera de veinticuatro años».

Para luchar eficazmente y con el máximo de posibilidades contra el régimen de Franco, es evidente que debería hacerse lo imposible para que se emprendiera una acción en la que intervinieran todos los sectores de opinión y todos los hombres que, repudiando el actual sistema de gobierno, coincidieran en interpretar que el futuro de nuestro pueblo sólo puede vislumbrarse en el marco de una convivencia profundamente democrática que tienda a mejorar las condiciones de vida de la colectividad, a asegurarle y respetar sus derechos, a ofrecerle las máximas garantías de libertad y a ordenar la vida ciudadana partiendo de inalterables principios de justicia.

No se trata, ni mucho menos, de amontonar o de reunir nulidades, de buscar en el volumen la solución a nuestros males o de pretender que «decirse» antifranquista, es razón suficiente para transformar un reaccionario convencido y conocido en demócrata respetable. De lo que se trata, es de comprender que el problema español es algo que concierne e interesa a todos los ciudadanos que honradamente y con fines elevados estén dispuestos a combatir el franquismo, a sabiendas de que el mañana de nuestro pueblo no puede ser la consecuencia de una acción aislada que haga abstracción de lo que son intereses generales de la colectividad, para no pensar más que en aquellos que caracterizan a un grupo determinado de ciudadanos.

Una conferencia de esta índole tendría sin lugar a dudas una repercusión nacional e internacional y permitiría al antifranquismo hispano hacer un profundo estudio de la situación, sentar las bases de una acción conjunta y definir lo que se estimaría indispensable en el ánimo de todos los asistentes con vistas a asegurar al pueblo español un mejor porvenir. Todos los aspectos de la vida nacional podrían ser considerados con el máximo detalle y de esta amplia confrontación sería posible esperar un conjunto de estudios que pusieran de manifiesto, no ya lo que el franquismo representa para España, sino también el carácter democrático y constructivo de una oposición digna de ser tenida en cuenta.

Participo igualmente del criterio del compañero Guiraud, cuando nos dice que la C.N.T. sería la organización más indicada para convocar y preparar tan importante conferencia. Podría quizás hacerlo, si contara con la aquiescencia de sus militantes, buscando el apoyo y la colaboración de todos los organismos y personas capaces de comprender el alcance de esta obra y los importantes objetivos que quizás permitiría cubrir. Por el momento, y sin perjuicio de volver sobre el mismo tema, podríamos dejar la palabra al próximo Congreso.

A. TARRAGO.

París, septiembre de 1963.

Eco de las huelgas de Asturias

«...La responsabilidad, es duro y lamentable tener que hablar en estos términos, caiga sobre quien sea y del color que sea. Esta región ha cumplido.»

Así, destilando amargura, termina una carta de la C.N.T. en la cuenca minera. Esa responsabilidad, decimos nosotros, alcanza a todos los españoles, dentro y fuera de España. Allá, porque salvo la plausible excepción de algunos importantes pozos leoneses que se sumaron a la huelga y una viva efervescencia en Río Tinto y Puertollano, ninguna región secundó el conflicto, iniciado por los mineros asturianos con la visible intención de reñir una decisiva batalla a la sangrienta tiranía franquista, y aquí, porque el exilio faltó nuevamente a su deber, consintiendo que la huelga se pudriese y que los bravos luchadores emprendieran el camino de la mina, vencidos por el hambre de sus hijos y por la brutal represión ejercida incluso contra sus madres, compañeras e hijas y en la que se distinguieron, muy particularmente, un sobrino del siniestro Millán Astray y el no menos célebre Ramos, jefe de la novena brigadilla de represión que cubre las regiones de Asturias y León.

La Alianza Sindical, fuera de España, limitada a una función puramente burocrática, no podía captar las dimensiones del drama asturiano, ni supo aprovechar la experiencia de las huelgas anteriores para elaborar un plan de acción que permitiese ahora la intervención eficaz del sindicalismo exilado. Las Internacionales obreras ya no podrán seguir alegando que esperan actitudes y hechos probatorios de la voluntad de lucha del pueblo, que justifiquen el sostén abierto del proletariado mundial, porque, actualmente, la oposición española, abandonada por todos y hasta censurada por no pocos, está haciendo alarde de un heroismo poco apreciado por los asustadizos de todo pelaje. Podrán, a lo sumo, escudarse — como lo hacen también los hombres y las entidades que condenan toda táctica que no sea la transición pacífica y la esterilizante espera — en esa insensibilidad universal que caracteriza nuestra época.

Siendo lo que antecede una verdad que ayuda a comprender los repetidos fracasos del antifranquismo — verdad que, por otra parte, no hemos dejado de proclamar con insistencia — queremos denunciar vigorosamente la hipócrita actitud de los enemigos jurados de la entente obrera, que parecen hondamente afectados por determinadas carencias y fracasos, cuando, en realidad, los saludan calladamente en los escondrijos de su alma, porque constituyen magnífico argumento en favor del aislamiento que vienen preconizando desde que la Alianza Obrera apareció como una posibilidad efectiva.

No, compañeros; los mineros de Asturias, de León, de Puertollano, de Río Tinto, los trabajadores conscientes de España entera, RECLAMAN UNIDAD DE ACCION, ALIANZA SINDICAL, instrumentos indispensables para acelerar la caída del régimen franquista. Condenan, como es natural, las actitudes pasivas, las carencias de toda especie, los odiosos comadreos que se llevan a cabo para frenar el impulso popular, pero CONDENAN, SOBRE TODO, cuanto se diga y se haga contra la Alianza Sindical.

Nosotros, seguros de interpretar a la clase trabajadora de Asturias, donde han sido posibles esos grandiosos movimientos de protesta en razón de sus antecedentes aliancistas, solicitamos el concurso de los militantes confederales para consolidar la Alianza Sindical y PARA PRESIONAR SANAMENTE A FIN DE QUE EMPRENDA CON URGENCIA EL CAMINO DE LA LUCHA POR LA LIBERTAD.

SUB-COMITE REGIONAL DE ASTURIAS, LEON Y PALENCIA.

París, octubre 1963.

Pensamientos de hombres conocidos

Un hombre sin defectos es un necio o un hipócrita del cual nos debemos guardar.

JOUBERT

★

Los más de los suicidios son homicidios frustrados; se matan a sí mismos por falta de valor para matar a otro.

UNAMUNO

★

La más grande limitación para la gente hispana: la incapacidad específica para el ejercicio de la amistad.

Eugenio d'ORS

★

Es extraño que, al cabo del tiempo, la mayor parte de los españoles, y desde luego, lo mejor, se pregunte: ¿para qué vivimos juntos?

ORTEGA Y GASSET

★

La vida nos dice en sus lecciones que, alguna vez, para ser bueno, hay que dejar de ser honrado.

Jacinto BENAVENTE

★

Porque poner los tributos para que los paguen los vasallos y los embolsen los que cobran, o gastarlos en cosas para que no se pidieron, más tiene de engaño que de cobranza, y de invención que de imposición.

QUEVEDO

Porque el lenguaje es un leve puente de sonidos que el hombre echa por el aire para pasar de su orilla de individuo irreductible a la otra orilla del semejante, para transitar de su soledad a la compañía.

Pedro SALINAS

★

Hay quien no come huevos para no tirar la cáscara.

Modismo argentino.

★

Llegaron los sarracenos
y nos molieron a palos;
que Dios protege a los malos
cuando son más que los buenos.

ANONIMO popular

★

Las revoluciones serían el mayor azote de los pueblos si no las hubieran hecho necesarias los tiranos.

Donoso CORTES

★

Yo le saludo con más respeto a un perro que al señor párroco.

★

Esta que llaman por ahí fortuna, es una mujer borracha y antojadiza, y así no vé lo que hace, ni sabe a quién derriba ni a quién ensalza.

CERVANTES

El sastre quería insinuar que el
Al sastre quería insinuar que el
que estaba mal cortado era yo y no el traje.

Julio CAMBA

★

Aunque hay que resolver de prisa, para resolverlo de prisa hay que pensar despacio.

Ramón PEREZ de AYALA

★

Con esta carga nacemos las mujeres, de estar obedientes a sus maridos, aunque sean unos porros.

CERVANTES

★

Una injusticia será siempre una injusticia, aunque la consagren los sacerdotes, aunque la sancionen los reyes, porque la ley positiva no puede hacer nunca que sea moral lo inmoral.

CASTELAR

★

Existen tres cosas que siempre he amado y que jamás he comprendido: la música, la pintura y las mujeres.

FONTENELLE

★

El talento no ha de servir para saberlo y decirlo todo, sino para lo que se ha de decir de lo que se sabe.

Mariano José de LARRA

DE TOUT ET POUR TOUS

Libres opiniones

Sin correr ni dejar de andar

Tener excelentes ideas, concebir magníficos propósitos, está al alcance de cualquiera sin necesidad de ningún certificado de estudios. Todo aquel que sabe emborronar cuatro cuartillas o pasearse media hora por una tribuna sin tropezar, conoce el truco de hacerse aplaudir y ganarse «vuelta al ruedo con oreja y rabo». Nada tan fácil como hacer vibrar un auditorio. Mucho más si tal auditorio pertenece a un pueblo de tradición católica.

No es lo mismo cuando se trata de realizar las «bellas concepciones». En este momento, el corazón debe dejar el sitio al cerebro. Lo que ya no es tan fácil ni hacedero. Don Quijote, sentía; Sancho razonaba. El «cuerdo» es el hombre que siente y razona. Tener iniciativas es imprescindible para toda obra renovadora. Razonar sobre las posibilidades de realización es el complemento para dar continuidad al pensamiento. Un «destiempo», es mucho más fatal que un «fracaso», ya que, éste, puede tener el atenuante de los obstáculos imprevistos, mientras que aquél, es siempre la consecuencia de una falta de razonamiento.

Entre las «bellas concepciones» que el exilio está pariendo en vistas al futuro español, la unidad sindical U.G.T.-C.N.T. es de las que ocupan un buen lugar. El propósito no puede ser más sublime ni prometeder. Tanto es así que si la iniciativa se sometiera a referéndum entre los trabajadores españoles, podemos estar seguros que el «sí» rozaría el cien por cien de los sufragios. La espectacularidad de la votación ni representa, ni de mucho, una garantía de viabilidad para el recién nacido.

Hemos dicho en varias ocasiones y lo repetimos una más, que la gran mayoría de los trabajadores de la U.G.T. como de la C.N.T. podían cambiar de sindical o, desde un principio, haber ingresado en la «otra», sin que se les planteara ningún problema de conciencia. Marx y Bakunín son igualmente desconocidos de las masas ugetistas o cenetistas. Tener la pretensión de creer que los de casa son «seres conscientes» y los del vecino «manadas de muñecos» además de incorrecto, es falso. La pertenencia sindical es un accidente, como lo es la pertenencia religiosa y sólo una minoría llega a convertir el *accidente* en acto de *elección*, con lo que obtiene el grado de militante y la conciencia de saber el por qué está en su sitio y no en otro. Lo «restante», nace, crece y muere siguiendo por donde le conduce el poliedro de la vida humana. El panorama no es muy agradable, pero es así. Sin perder la esperanza de que las masas se conviertan en suma de seres pensantes, no podemos desconocer ni desfigurar la realidad para evitar pasos en falso.

El sindicalismo, como en todas las demás manifestaciones del convivir colectivo de los pueblos, son las minorías activas de cada una de estas manifestaciones, las que suman o dividen a las masas. Desde el día que el obrerismo pasó de ser una expresión clasista para ascender a la condición de movimiento social, todos los movimientos sindicales están sujetos a la influencia de una concepción específica político-social, sea socialista, comunista, anarquista, cristiana, etc. Cada una, con sus procedimientos y maneras. Todas con idéntica finalidad: encaminar las aguas sindicalistas hacia su molino. Mientras estas diferentes minorías no liquiden sus diferencias o encuentren un denominador común que les permita cohabitar bajo el mismo techo, la unificación de los movimientos sindicales que cada una de ellas controla o influye, es imposible.

Por lo que a nosotros corresponde, poner a Carlos Marx y Miguel Bakunín de acuerdo y la C.N.T. y U.G.T. fusionarán en el mismo momento. Sin esto, toda unificación sindical del cenetismo y ugetismo español, no pasará de ser una aspiración... aspiración que no puede ser abandonada por ningún sincero ugetista o cenetista. Si el precipitarla puede conducir a resultados completamente opuestos a los pretendidos, ponerle bastones en las ruedas, es un crimen. La unidad del socialismo, y no solamente en el aspecto sindical, debe ser una constante en el pensamiento de todo militante, aunque tengamos la íntima convicción de que no sea para mañana. No importa el tiempo. Lo interesante, lo positivo, la obligación moral de todos los militantes es propiciarla en todas circunstancias y ocasiones. Sin correr, sin dejar de andar.

Las colaboraciones accidentales que la U.G.T. y la C.N.T. se vean obligadas a realizar en el curso de su vida, serán mucho más eficaces, si tienen como telón de fondo la unificación. Las alianzas C.N.T.-U.G.T., no pueden ser consideradas ni tratadas como las realizadas o a realizar con otros estados de opinión. Entre el marxismo y el bakunismo hay puntos de coincidencia que no se encuentran ni se encontrarán nunca en los demás. Entre otros, tenemos el mismo enemigo y enemigos. No se trata de olvidar conductas pasadas; tampoco hay para atrincherarse en ellas.

El único movimiento social que en España hizo tambalear el régimen antes de 1936, fué una realización U.G.T.-C.N.T. Los unos podrán decir que la U.G.T. asturiana no es como la madrileña. Con las mismas razones, los otros pueden decir que la C.N.T. asturiana no es como la catalana. Ante los resultados obtenidos, la sensatez debe aconsejar a ugetistas madrileños y cenetistas catalanes a rectificar la dirección del tiro, ya que los asturianos hace años dieron en el blanco y... siguen dándolo.

En el 1936-1939, una de las colectividades que dieron mejor resultado en Barcelona, dando prueba de una gran capacidad técnica para resolver las múltiples dificultades en que se encontraron, fué la de panaderos. Esta colectividad era C.N.T.-U.G.T. y estoy seguro que ninguno de cuantos colaboraron en aquella obra tendrían ningún inconveniente en repetir la «suerte» sin la más pequeña reserva mental. No sería necesario forzar mucho la memoria para señalar otros testimonios de que la colaboración entre ugetistas y cenetistas no es difícil y menos imposible. En todo caso, lo que se demostrará es que, en esto, como en no importa qué acción, todo depende del hombre y no del carnet que lleva en el bolsillo.

Muchas son las razones para que ugetistas y cenetistas se dispongan a solidificar su alianza sindical sin reservas mentales. Hay una que debe primar por encima de todas. Antes del 36, el sindicalismo español estaba establecido en lo que se llama «zonas de influencia». Regiones de completa preponderancia ugetista y otras cenetista. Industrias enteras en que la U.G.T. o la C.N.T. eran poco menos que desconocidas. El futuro panorama sindical será completamente diferente. Las dos sindicales se encontrarán en todos los sitios de trabajo sin que les sea posible ignorarse. De su estrecha y eficaz colaboración dependerá el desarrollo de otros *«sindicalismos»*, que se han engendrado al calor de nuestras discordias y que sólo pueden subsistir si nosotros seguimos alimentándolas. Es de suponer que ello no pueda interesar a ningún militante de nuestras sindicales españolas. En nosotros está el demostrarlo. Sin correr, sin dejar de andar.

Jacinto BORRAS

Imperativo categórico

Hace 26 años que el régimen fascista impera en España. Sí, 26 años de tormentos y amarguras, para el pueblo español del cual formamos parte integrante, a pesar de estar lejos de nuestro suelo natal.

Pese al régimen de terror, del neronismo, de Franco y sus secuaces la rebeldía de ese pueblo ha vuelto a demostrarse de nuevo. Sí, esa rebeldía, ese amor a sus derechos que el pueblo ibero supo siempre reivindicar, no han sido ni serán capaces de aplastarlas todos los fusilamientos en masa que empezaron en el 36 y que aún no han terminado.

¡Compañeros! El régimen de Franco se tambalea de más en más. Nos lo demuestran los trabajadores del interior exigiendo del tirano sus justas reivindicaciones, presentándole el pecho al peligro que les amenaza. El dictadorzuelo y sus compinches de El Pardo, se encuentran incapaces de parar la avalancha humana que, con su fuerza arrolladora, dará al traste con las oligarquías que retienen a España en la época de la Edad Media, estancando el progreso y limitando la libertad a costa del terror.

Horas decisivas son las que atravesamos actualmente. ¿Estamos en el exilio decididos a afrontarlas, tal como se debe? ¿Nuestro buen vivir no nos crea un ambiente letárgico? No, no hay buen vivir, no hay pretextos, ni de familia, ni de coche, ni de todas las comodidades adquiridas ni imaginadas. Nada de lo dicho nos puede dejar en el inmovilismo.

Si aquí tenemos hijos y los queremos de verdad, cada vez que los miremos debe reprsentársenos la imagen de aquellos otros hijos que sufren allí condenas desde hace 26 años. Sí, de aquellos otros, sin pan y sin escuela, condenados a la miseria eterna y a la ignominia total.

Afrontemos esto con coraje y valentía; seamos todos dignos del pasado, de nuestro movimiento, haciendo, en el presente, siembra para el porvenir.

Juan CASTILLO

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

HUMOR ESPAÑOL

Enterado cierto gobernador civil de una provincia española, por los servicios meteorológicos, de un próximo moviento sísmico que se avecinaba sobre el territorio de su mando, se apresuró a enviar a cada alcalde el mismo telegrama:

Servicio informativo comunícame próximo movimiento sísmico cuyo epicentro se encuentra en ese pueblo. Lo que comunico, etc., etc. El gobernador.

El Poncio entendió que, de esa forma, estarian todos más prevenidos.

Al dia siguiente recibió un telegrama urgente que decia:

«Movimiento sofocado. Epicentro y quince encartados más ejecutados esta mañana. El alcalde de ...».

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

HACIENDO NUESTRO UN APOTEGMA

(Suite de la page 4.)

en otro. Toda la Tierra sometida y por someter, es campo libre de Arhiman: del fascismo o la Reacción ultra-estatal, y dueña de vidas y haciendas. Como la infección contagiosa, el fascismo no tiene patria ni distingue razas. De ahi que aparezca en Europa, en las Americas, en el Asia y en Africa. Y, ese monstruo de médula totalitaria es miscible, o puede mezclarse con similitud de síntesis, aunque no de nombre o forma, con otras raposas manumicidas. Ese monstruo cruento y favoso de homónima intitulación politico-social, y que se denomina Estado, produce siempre el mismo efecto guillotinante de la libertad. Tanto si surge en Alemania, como «nazismo», en Rusia, como «comunismo» o en España, como «cruzada». La humanidad, si anhela ser libre, como se invoca desde todos los ángulos políticos, raciales y sociales, desde todos los parajes del Planeta en que está ubicada, ha de ofrendarse con desinterés y con alientos, al aporte consecuente de destronar o derogar al Dios-Estado, en cuya norma social, la justicia, la paz y la emancipación, serán una ilusión, una ironia y un sofisma.

De como hay que hacer lo que se impone oponer, alli donde el fascismo asome las uñas, — lo que no es otra cosa que la más infame manifestación ultra-reaccionaria — lo dijo y lo hizo elocuentemente el pueblo español, cuando vandálicamente, con las hordas africanas, hizo su presencia por el Sur de España. Saber luchar y morir para frenarlo. Si la reacción, recurriendo a la tirania implacable del Estado fascista, se vé asociada y conjurada en el mundo, y todos los pueblos o paises pueden considerarse víctimas propiciatorias en turno; el mundo laborioso, los pueblos, los corazones y las conciencias sanos y libres, han de reivindicar la respuesta dada al fascismo el 18 y 19 de julio, por el pueblo español.

F. CRESPO.

NECROLOGICAS

VICENTE BRUN

(Palabras pronunciadas por el compañero A. Aransaez, en el cementerio de San León, Bayona, al ser enterrado allí, el dia 17 de septiembre, el buen compañero y militante, Vicente Brun).

«Compatriotas, amigos y compañeros:

En estas tristes circunstancias, me corresponde el deber, además del mio personal, en nombre del Organismo Superior de la C.N.T en el Exilio, de agradeceros sinceramente y con singular emoción, vuestro loable gesto de acompañar hasta su última morada a nuestro querido militante, a vuestro amigo, a nuestro común compatriota, a nuestro Maño, en fin, Vicente Brun.

Uno más que ya no verá el terminar «du jour le plus long» de la inmensa tragedia comenzada en España en aquel sangriento alborear: 18 de julio de 1936.

Quien aqui hoy dejamos para siempre fué en vida singular batallador doquiera la libertad estuviere amenazada. Y asi, cuando aún se encuentra jadeante de fatiga por la batalla perdida en su España, llega a esta tierra que estamos seguros continuará siendo cuna y base de ideas y prácticas de justicia y libertad, que la hicieron grande en su pasado, y viviendo a Francia amenazada, nuestro malogrado Brun, nuestro querido Maño, únese, como tantos otros — como muchos de nosotros hoy aqui — a aquella Cruzada Mundial por la Libertad, respondiendo asi a la soberbia dominante e ignominiosa de los Hitler, Mussolini y comparsas. Y asi, enrolado en las Fuerzas Francesas Libres, nuestro buen Mañico, desembarca en Narwick y, perdida esta batalla, regresa a Francia, desde donde prosigue por tierras meridionales y con obstinación ejemplar, su caro empeño hasta reconquistar la libertad.

Como todas las causas justas, las llamadas democracias vencieron en la contienda. Viene después la otra fase de lucha que más engrandece al hombre: la de levantar las ruinas que la guerra produjo, y aqui, nuestro Maño, dá lo mejor de lo que aún le queda: su salud y, con ella, su vida. Pues debe saberse que nuestro Brun muere prematuramente por aquella Causa: **la del trabajo**, que es lo que más edifica al hombre.

Ausente, lejos de los suyos por razones de sobra conocidas, fué amigo de todos y por todos querido. A todos, pues, nos pertenece y quien os habla, en su nombre y en lo que representa, os ofrece a todos su soberano ejemplo: modestia y dignidad a ultranza.

¡Querido Brun, descansa en paz. Quienes superviven o supervivimos, a lo que fueron tus caros anhelos, sabremos ser dignos de ti y de tu recuerdo! ¡Recuerdo póstumo que un dia se verá consagrado con la libertad de tu España, con la libertad de todos los españoles, unidos fuertemente entre si y junto con todos los pueblos que hagan profesión de fé, de libertad y de progreso sin cesar!

Adiós, querido Brun, adiós, Mañico. Que la tierra te sea leve y que pronto tu recuerdo, cual el de tantos otros, haga florecer sobre la tierra que hoy te cubre, la paz y la felicidad entre todos los humanos.

¡Salud, compañero! ¡Adiós, Mañico querido!

Y a vosotros, amigos, compañeros y compatriotas, una vez más: gracias».

JOAQUIN CASTELL

El día 9 de julio dejó de existir este gran amigo y compañero, a la edad de 69 años.

Oriundo de la región de Valencia y como tantos hijos de Iberia, emigró a la República Argentina. Con los compañeros del Ramo de la Construcción, Sección ladrilleros, forjó su temple de luchador anarcosindicalista.

Dando pruebas de su acción en todos los momentos que la cerril burguesía argentina (hija de la secular española) le obligó a ello. Tanto, que se vió obligado a regresar a Europa, fijando su residencia en la hospitalaria Francia.

En esta nación formó parte en los G. A. F. y al estallar el 19 de julio de 1936, fué uno de los compañeros que con mayor entusiasmo se incorporó a la lucha revolucionaria española. Creyendo de corazón (como tantos miles) era el final del régimen de oprobio y miseria y que iba a ser sustituído por la sociedad soñada, de amor y de justicia.

En el exilio fué un compañero activo en las filas de nuestra querida C.N.T., hasta que su salud fué rota. Primero por sus dos accidentes graves, al caer del andamio, trabajando en su profesión de albañil. Y segundo, al coger su organismo esa terrible enfermedad que no perdona. La Parca terminó con su cuerpo maltrecho; no así su cerebro, que guardó toda su lucidez hasta horas antes de morir, encargando a un compañero que fué a visitarle (mostrando hasta el último momento su alma íntegra) que su entierro fuera, como sus convicciones, sin sotanas.

Fué (¡cómo no!) cumplido su deseo; el entierro fué civil, siendo acompañado por compañeros franceses y españoles y al pie de su última morada, el compañero Egea dedicó unas sentidas palabras a su memoria.

Descansa en paz en tu sueño eterno, compañero Castell. Los que te conocimos no olvidaremos tus bondades. Que la tierra te sea leve. A tu buena compañera Berta, nuestro sentido pésame.

F .L. de Montpellier.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON
Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

ALIANZA SINDICAL ESPAÑOLA
patrocinado por la U.L.F.O. et U.L. C.F.T.C.

En la Sala de Fiestas de la Mairie de CACHAN (autobus 187, Porte Orléans, Métro ligne Sceaux-Arcueil-Cachan).

Organiza a beneficio de los huelguistas mineros de España un

GRAN BAILE

de las 9 de la noche hasta el alba.
Pepita ARCAS — Carlos MENDIA
Cathérine ANDRE
Desy LOPEZ y su orquesta
Bar — Especialidades españolas.

GROUPE D'ETUDES SOCIALES DE TOULOUSE

Le Groupe d'Etudes Sociales se réunira le samedi 19 octobre 1963. à 21 heures, Salle Montoyol, 17, rue de Rémusat, Toulouse.

"UMBRAL"
Sumario del número 21

FONTAURA: «El alma milenaria de Lyon».
Víctor GARCIA: «España como avanzada europea del nuevo mundo».
José URIEL GARCIA: «El corpus del Cusco».
Juan FERRER: «El doctor Juan Lazarte».
Conrado LIZCANO: «Arte españa en París».
Sol PASAMAR: «La revolución española, las izquierdas y la lucha por el poder», de Bolloten.
Alfonso VIDAL y PLANAS: «El gongorismo en la nueva España.
José GUIRAUD: «XIII festival Pablo Casals en Prades».
Victor VARAS REY: «Humor de la copla española e hispanoamericana».
Luis DI FILIPPO: «La solitaria rebelión de los artistas plásticos.
VOLGA MARCOS: «Orfeo», de Gluck.
Edgar AVILA ECHAZU: «Sumario analítico de la pintura no-figurativa».
ABARRATEGUI: «Aún España».
J. PRADO RODRIGUEZ: «Serenidad del campo y de la luz campestre».
Noticiario, notas, grabados, etc.
0,80 F ejemplar.
Pedidos: 24, rue Ste-Marthe, Paris-Xe.

sia

CALENDARIO DE S.I.A. 1964

Está ya en marcha la edición del Calendario de S.I.A. para 1964. Según las noticias que sobre él tenemos, superará en presentación y en contenido a los anteriores.

Buscando siempre la forma de renovar con aspectos inéditos la ya larga serie de Calendarios editados, el que está en preparación, además de seis hermosos dibujos a cuatro colores de la joven y ya muy celebrada dibujante Diana Tuleda, contendrá, en la edición española, una breve antologia de poetas españoles contemporáneos, entre los que destacamos los nombres de Bousoño, Rafael Morales, Aleixandre, Celaya, Angela Figuera Aymerich, Garcia Lorca y Machado.

En la edición francera, se reproducirán otras tantas poesias de autores franceses contemporáneos, entre los que destacamos a Gaston Couté, Eluard, Paul Fort, Prévert, Aragon, Jacques Roumain, gran poeta de color, autor del admirable «Nouveau sermon négre», entre otros.

Además, las páginas podrán ser conservadas, pues serán retenidas mediante espiral metálica.

Consideramos que S.I.A. continuará acreditándose con la edición del Calendario 1964. Su precio será de 3,00 F. Pueden ya hacerse pedidos al Consejo Nacional de S.I.A., 85, rue de la Concorde, Toulouse (H.-G.).

CORRESPONDENCIA ADMINISTRATIVA

R. Moreno de Maureilhan (Hérault) : De acuerdo con la distribución de tu giro. — Mateo F., Montréal (Aude): Con tu giro pagas hasta 31-12-64. — Quer J., Lyon (Rh.): Recibida cantidad, quedando liquidado hasta fin de año 63. — Macipe M., Valreas (Vaucluse): Con tu giro pagas suscripciones hasta fin de año. Idem «Cénit» del compañero Ibáñez.

Moreno F., y León A., de Gardanne (B.-du-Rh.): Pagais segundo semestre 63. — Díaz J., Annecy (Haute-Savoie): Con los 21 francos tienes pagado hasta 30-6-63. — Hernández J., Montauban (T.-et-G.): Recibidos 20 francos; liquidas suscripción hasta 30-6-63. — Romero J., de St-Etienne (Loire): Distribuímos tu giro como indicas. «Espoir» pagas hasta fin de año; «Cénit» hasta número 151.

SIEMPRE Y NUNCA

Con la idea de ir siempre adelante y nunca hacia atràs, me permito salir a la calle como observador de las cosas que en ella suceden, y rara vez pierdo el tiempo, puesto que siempre hay novedades que recoger y estudiar en no importa qué arteria de esta o aquella ciudad, aldea o pueblo.

Con tal enseñanza regreso satisfecho a mi cobijo y enseguida anoto a mi diario todo lo interesante que he podido captar en las horas de mi recorrido. Claro que las variaciones son múltiples, asimismo en el colorido de cada una, y hay que catalogarlas con escrupulosidad para dar facilidades a las consultas. A pesar de que mi temperamento es un poco violento, consigo dominarme, y con paciencia voy haciendo el trabajo seleccionador; pero como siempre las condiciones anímicas son las mismas, tropiezo con alguna dificultad. Lógico que así sea, no todos los dias brilla el sol con el mismo esplendor.

Las influencias en la persona unas veces son más penetrantes que otras, más poderosas y ejercen una especie de dominio no siempre igual, por los diversos complejos e imponderables que hay en el ajetreo del vivir; pero salir a la calle con el fin de adquirir las lecciones pertinentes que le coloquen a uno en situación de poder combatir las lacras político-sociales que corrompen al ser racional, es siempre saludable y objetiva la salida, para aquilatar después el verdadero contenido de su insuficiencia creadora, a causa de los errores que se hayan ejercido o cometido en el curso de nuestra azarosa o tranquila existencia.

En todo tiempo es aleccionador observar y comparar sucesos y sucesos callejeros, provocados por el descenso cultural de los protagonistas, porque dan luz a otros actos de mucha màs importancia y resultados.

Los españoles exilados, repartidos por los confines del mundo, no deben olvidar la causa de las anomalías existentes, producto de los años de destierro del pueblo que los viô nacer; menos aún, los que pertenecieron allá y pertenecen aquí al Sindicalismo Revolucionario, que son, sin exagerar, la mayoría, respecto a otras organizaciones y partidos exilados. Deben acordarse también estos refugiados, de los motivos principales, origen de la condición de exilado, y hacer la obra que todavía está en proyecto.

Produce el efecto contrario de lo que se busca, si queremos llegar al punto indicado por caminos sinuosos, cosa que suele ocurrir cuando nos olvidamos del engaño anteriormente sufrido. Esto también nos lo dice la calle y nos lo afirma con millares y millares de ejemplos vividos.

Por regla general, no advertimos a nuestra proximidad lo que nos persigue cautelosa y discretamente. Somos tan confiados que no queremos reconocer la maldad de los otros, dando esto lugar a que se nos considere de un temperamento algo infantil, al mismo tiempo que transigiendo facilitamos medios para que nos minen las consecuentes fundaciones orgánicas ¿Qué hacer cuando la tolerancia se vé amenazada con la ingratitud? ¿Qué hacer para subsanar esta situación? Pregunta es esta que nos abarca a todos los que de verdad amamos el ideal que practicamos o intentamos practicar en esta sociedad, cargada de prejuicios y atavismos, con todo y contar millones de años a sus espaldas.

La calle también nos interroga: ¿Dónde está vuestra actividad de etapas anteriores? ¿Qué hacéis, que me tenéis abandonada? Todo esto debe darnos que pensar mucho, no sôlo mirando a España, sino a los distintos pueblos del Universo.

Evocamos la acción directa como elemento de verdadera solvencia social, pero, ¿desde cuándo no la empleamos? ¿Desde cuando no vamos juntos? Tiene razón la calle, la tenemos en olvido, porque otras corrientes se sobreponen a su efectividad, hablándose demasiado en torno a lo mismo,, sin que salga ninguna solución en firme que nos conduzca a nuestros lares de siempre. El ambiente traga a los hombres. La inoperancia los convierte en inutilidades.

Parece que está de moda criticar en demasía, censurar al vecino, que no hace más de lo que tú haces, y esto produce grave malestar en el conjunto, y deberíamos conjurarlo, si hubiera en nosotros buena voluntad, que por infortunio no la hay ni la habrá mientras tengan vida los antogonismos. Y la calle nos susurra al oido: Las torpezas se pagan, amigos míos, y como no queréis enmendaros, sino que continuáis dando traspiés a cada momento, ignoro lo que os costarán aquellas y estas. No puede ocurriros de otra manera. Vuestra candidez os llevó a terrenos vedados. Lo aceptastéis y desde entonces acá no podéis dar un paso con la misma desenvoltura que antes lo dábais. Creistéis o creían los que veían con prismas distintos, que nada de cuanto se presagiaba se realizase, y ocurrió lo que estamos viviendo. No obstante, aún hay quien se conforma de continuar en el error. Aún hay quien confía en la buena conllevancia, sin detenerse a comprobar los contrastes que regularmente se originan. Contrastes de facetas irreconciliables, entre sí, porque ninguna de ellas se hermana. Fueron y son dispares en la concepción y desarrollo. La sociología no es la política, ni la calle es la mesa de una oficina o despacho.

Y así vamos consumiendo la amargura de nuestra desgracia, mientras nuestros contrarios fabrican las intrigas, para enmarañarlo todo y no sacar nada en claro. A tantos días vista, y todavía se prorroga. Otra torpeza más a agregar a las ya cometidas. No queremos acabar de una vez con todas esas molestias y egolatrías. No nos decidimos a barrer con decoro nuestra casa y los gases que expele nos asfixiarán. Somos excesivamente prudentes, transigentes somos, porque queremos que los demás razonen en vez de despotricar como frecuentemente lo hacen, sin aportar nada de nuevo en las discusiones o polémicas que se les ofrece, y es que, cuando no hay armas para contrarrestar lo dicho o expuesto, por ser esto patrimonio de lo básico, se quiere confundirlo para complicarlo más; pero como las matemáticas no mienten: Ocho y ocho son dieciseis, o sea dos veces ocho o cuatro veces cuatro, es algo difícil llegar a un acuerdo moral y constructor.

Se comercia demasiado con la lejanía y se quiere que todo el mundo comulgue con la misma hostia. Tozudez mayor no he visto, tratándose de hombres que razonan y no se precipitan, sin antes haber examinado el objeto en cuestión.

Hemos de partir de un punto determinado para la ejecución de no importa qué asunto, pero jamás debemos olvidar el origen de la partida, porque, si lo olvidamos, perderemos terreno en la práctica, y seremos envueltos entre los demás, distintos a nosotros.

En el presente no nos acercamos mucho a la calle, tratamos de huir de ella y nos recogemos en nuestra soledad, temerosos de contagiarnos con su influencia. Por temor, quizás, a su respuesta, nos mantenemos al margen de su lenguaje.

MINGO.

GRAN MITIN EN LYON

La Federación «Libre Pensée du Rhône» se dirige a todas las FF. LL. de la C.N.T., a todas las Secciones de la «Libre Pensée», a todas las agrupaciones de izquierdas, a todos los hombres de conciencia libre y pensamientos humanos, como también a todos los españoles de la Región, incitándoles a asistir en masa al gran mitin de reconcentración regional, que tendrá lugar el 20 de OCTUBRE, a las nueve de la mañana, en la sala de fiestas de la Mairie (6e), Sala Victor-Hugo, rue de Sèze.

En este acto tomarán la palabra:

PAULETTE LACAZE
por la Liga de los Derechos del Hombre

DUTHEL, del Syndicat des Instituteurs

ARISTIDES LAPEYRE
delegado nacional de la propaganda de la «Libre Pensée»

FEDERICA MONTSENY
por la C.N.T. de España en exilio

Presidirá **H. BORDES**, Secretrario Federal de la L.P.

En este mismo día y en la misma sala a las dos de la tarde :

GRAN REPRESENTACION DE VARIEDADES
a cargo del Grupo teatral «Tierra y Libertad» de la F. L. de Lyon

Despues de la renovación ...

(Suite de la page 2.)

tiene establecidos con Norteamérica. Y a fe que, contra toda lógica y pese a las apariencias que en un momento dado le eran adversas, logra que sus conversaciones con los representantes norteamericanos desemboquen en una fórmula «mi jus mi raisin»; es decir, que ni es la prórroga automática, ni la renovación de acuerdo a sus pretensiones. Pero lo más desconcertante del caso es que esa solución interviene en un momento en que la coexistencia pacífica se halla en pleno apogeo, en que se ha firmado el pacto anti-nuclear de Moscú — hasta por el propio Franco — lo que deja sin efecto el peligro de expansión comunista, pone fin al período de guerra fria y convierte en la mayor de las inutilidades las bases de defensa periféricas de Occidente, que es el carácter que se dió, y que han tenido hasta aqui, las bases militares alquiladas por los EE. UU. al gobierno franquista.

Siendo esto asi — y asi es — habrá que convenir que la mayor parte de los que gobiernan el mundo son locos de atar, y que a los pueblos no les queda otro recurso que el de atarlos, como locos que son, meterlos en un mismo saco y lanzarlos por la borda.

(Continuará).

SERVICIO DE INFORMACION C.N.T.

Toulouse, 28 de septiembre 1963.

Otro compañero que nos deja

Félix Alvarez, nacido el 7 de julio 1879 en Aldea del Campo (provincia de León), fallecido en Montluçon el día 16 de agosto 1963, contaba sus 84 años de edad, cuando una pequeña enfermedad ha terminado con su vida. El entierro fué civil; se le acompañó a su última morada. Una grande asistencia de compañeros de la organización, de la U.G.T. y de otras tendencias políticas, lo mismo un buen número de personas francesas.

Comenzó la lucha en su pueblo natal contra el capitalismo cacique; éste le declaró el boicot, y tuvo que marcharse a Bilbao, para rehacer su vida. Por cuesiones de su lucha orgánica, tuvo que emigrar a Francia.

En este país ambién luchó con todas su fuerzas para que se restablecieran las libertades en España. Llegó el advenimiento de la República del 31 y se reincorporó a España para continuar la lucha que la C.N.T. tenía emprendida.

Cuando estalló el movimiento del 18 de julio, se fué a las milicias del Norte, donde continuó su lucha contra el fascismo. A la evacuación del Norte tuvo la suerte de salvarse de las hordas fascistas, y al terminarse la guerra, pasó a Francia, donde le esperaba la misma suerte que a todos los refugiados.

Tendríamos que escribir páginas enteras sobre nuestro viejo militante, pero por falta de espacio en el periódico, nos limitamos a decir lo más preciso.

A sus hijos e hijas, nuestro más sincero pésame. Que la tierra te sea leve, compañero Alvarez.

Por la F. L. de Montluçon,
El Comité.

SERVICE DE LIBRAIRIE

«Diario de la guerra de España», de M. Koltsov. Se trata de un documento literario y político de una época: 1936-1937. El conjunto del Diario está escrito con una valentia apreciable, si no se olvida la significación política del autor, puesto que era corresponsal de «La Pravda» en España durante la época que relata. Precio 33,00 F.

«La Comuna», un folleto de ediciones «CNT», a 1,00 F.

«Albores de Libertad», de Eugen Relgis, 2,00 F.

Descuento del 15 % sobre todo pedido.

Pedidos a J. Borras, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).

Giros: a M. Celma, CCP, Toulouse 953-38, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Si piensas ayudar a los mutilados e inválidos, no esperes a mañana.

ISRAEL, un pays neuf

C'EST le 14 mai 1948 qu'était proclamée solennellement, à Tel-Aviv (Jerusalem n'était pas encore redevenue la capitale du nouvel Etat)) l'indépendance d'Israël. Cette année, du fait du calendrier juif (basé, on le sait, sur une année lunaire plus courte) l'anniversaire exact de cette date historique tombait un 29 avril.

Ce jour-là les fêtes de l'anniversaire se sont déroulées, à peu près comme prévu, mais avec un voile de tristesse et d'inquiétude à la fois. On avait éliminé du programme tout ce qui présentait un caractère trop joyeux.

C'est d'abord que quelques jours auparavant avait disparu le président de l'Etat israélien, M. Ben-Zvi, l'un des pères du nouvel Etat, un homme de stature internationale, et dont le nom et le souvenir restent indissolublement liés aux origines et aux débuts d'Israël moderne.

Quant à l'ombre d'inquiétude, elle provient, c'est évident, de la reprise soudaine de l'action unificatrice du monde arabe.

L'existence d'une Fédération entre l'Egypte, la Syrie et l'Irak, avec l'éventualité plus ou moins lointaine que la monarchie jordanienne succombe à son tour, représente pour Israël une menace qu'aucun dirigeant n'a le droit de sous-estimer. Surtout si les Etats-Unis se montrent peu enclins à appuyer, même tacitement, les avertissements dont les implications militaires possibles sont connues de tous — et en premier lieu des Jordaniens qui habitent la Samarie ou le Désert de Judée...

Les réticences insolites de la diplomatie américaine à ce sujet constituent un élément nouveau de la situation qui ne peut manquer d'impressionner désagréablement les dirigeants d'Israël.

Pourtant, le bilan de l'année écoulée et un regard arrière sur ce qui a été accompli depuis la fondation du nouvel Etat incitent l'observateur à un optimisme lucide, qui tienne compte des dificultés inouïes de la tâche, et des risques d'une catastrophe (telle que le serait une attaque éclair de Nasser, à l'occasion de laquelle l'appui américain à Israël ferait défaut sous la menace ou même par peur d'une intervention soviétique).

ECONOMIE STABILISEE

Les facteurs évidents d'optimisme sont d'ordre divers. Sur le plan économique l'année dernière a été placée sous le signe de la stabilisation, fixée à un niveau plus favorable : trois livres israéliennes pour un dollar.

L'inflation qui aurait dû s'ensuivre a été stoppée d'une part par des subsides simultanés à certaines catégories de producteurs et consommateurs, et, d'autre part, par le blocage des salaires, accepté patriotiquement par l'Histadrouth, tandis que l'association des industriels consentait à absorber l'allocation de vie chère (6,3 % de hausse, pour un indice du coût de la vie accru de 8 points).

Quant à cet autre danger d'inflation représenté par la réalisation possible de fortes réserves en devises étrangères (accrues de 15 %, produit heureux d'une amélioration du commerce extérieur), il a été neutralisé par des investissements directs suggérés (accroissement total intérieur : 10 %).

L'accroissement des exportations est lui-même l'effet d'une montée continue de la production et de l'efficacité, dont la mesure est fournie par les trois chiffres suivants : le nombre des travailleurs s'est accru de 5 %, la productivité par tête, de 6 %, et la production nationale brute, de 11 %.

La seule menace dans ce domaine, c'est la perspective d'un échec dans les négociations avec le Marché commun, ou pour le moins d'un très long délai avant la conclusion d'accords dont on peut supposer qu'ils ne seront pas entièrement satisfaisants pour Israël, d'où la nécessité de prévoir une concurrence dangereuse des produits du Marché commun sans contrepartie pour les produits israéliens.

Le budget d'Israël, compte tenu de tous ces facteurs, a pris pour l'année 1963-1964 une physionomie nouvelle marquée par les traits suivants :

Tout d'abord ses dimensions globales, passées de 791.000.000 à 930.000.000 dollars, puis un accroissement des sommes consacrées à la défense et en particulier à un équipement ultra-moderne (pour

par André LUCHAIRE

faire face à celui que sont en train d'acquérir certains pays arabes); ensuite des sommes consacrées à l'éducation et aux services sociaux (en particulier en faveur des immigrants et de leur intégration) ainsi qu'au remboursement des dettes.

Par contre, les dépenses gouvernementales de développement ont diminué.

Du côté des recettes, il semble que le gouvernement fasse fonds pour leur accroissement sur les rentrées normales (en particulier de l'impôt sur les revenus et propriétés) d'une part, et sur les prêts de l'étranger d'autre part.

L'IMMIGRATION S'ACCELERE

Les trois aspects fondamentaux de la vie israélienne dans l'esprit des dirigeants, ces années-ci, restent de toute évidence l'immigration, l'éducation et le développement du Néguev, après, bien entendu, celui de la sécurité.

On sait que depuis la fondation de l'Etat d'Israël, la population juive s'est multiplie par trois. Elle a atteint 1.985.000, les immigrants étant 1.063.000, à partir d'une population juive de 650.000 en 1948 (le reste représente l'augmentation naturelle).

Or le flux d'immigrants ne diminue pas, au contraire : l'année dernière a vu arriver plus d'immigrants que pendant n'importe quelle année de la décennie passée. Ils proviennent de cinquante-six pays différents, ce qui fait qu'Israël compte maintenant des citoyens provenant de presque tous les pays du monde !

Quelque quatre cent quatre-vingts villages ont été créés pour eux depuis la fondation d'Israël (notons au passage que l'effort financier nécessité par ce développement prodigieux a été couvert par le Judaïsme mondial dans une proportion d'un tiers seulement... contrairement à ce que beaucoup croient).

EXPERIENCES EDUCATIVES

L'avenir d'Israël dépendant d'une éducation de qualité, comme l'ont souligné à plusieurs reprises le président Ben Gourion et le ministre de l'éducation, M. Abba Eban, le secteur éducatif est l'objet de préoccupations spéciales du gouvernement. A bon droit puisqu'on peut dire que, compte tenu des écoles privées des « yeshivot » (académies talmudiques) et « ulpans », écoles de rattrapage pour immigrants, un tiers de la population d'Israël ou presque (645.000) est aux études.

Un des problèmes majeurs de l'éducation étant précisément créé par les immigrants et leur intégration, il n'est pas étonnant que le gouvernement ait procédé dans ce domaine à des expériences dignes d'être mentionnées : d'une part, la « journée scolaire prolongée », c'est-à-dire sept ou huit heures au lieu de quatre à six, avec études surveillées (ce qui est en somme le système français); d'autre part, les classes uniques par capacités réelles et non par âge, les trois matières de base considérées comme étant l'hébreu, l'anglais et l'arithmétique.

Comme l'écart culturel entre les immigrants (et entre immigrants et population autochtone) est l'un des problèmes les plus aigus de l'intégration, le gouvernement a fait porter son effort dans ce sens, par l'établissement d'un « Institut pour le progrès de l'éducation » qui créera et financera les institutions appropriées.

Le développement culturel d'Israël est enfin assuré par celui de ses institutions de haut savoir : treize mille étudiants se sont répartis cette année-ci (1962-1963) entre l'Université hébraïque de Jérusalem (huit mille étudiants contre sept mille quatre cent vingt-deux l'année précédente), le Technion (Institut de technologie) de Haïfa (deux mile cinq cents étudiants dont quarante orginaires d'Asie et d'Afrique), l'Institut Weizmann de sciences à Rehovoth (étudiants spécialisés), l'Université de Tel-Aviv, de création toute récente, et qui compte déjà mille cinq cents étudiants, et l'Université Bar Ilan, fondée par le Mizrahi d'Amérique (Sionistes religieux).

NEGUEV, AVENIR D'ISRAEL

Tels sont les aspects les plus caractéristiques du développement récent d'Israël, auxquels il faudrait ajouter les réalisations techniques destinées à résoudre les problèmes les plus importants pour l'avenir d'Israël, à savoir le développement du Néguev, d'une part, et l'utilisation de l'énergie atomique pour la paix, d'autre part.

Citons, à ce sujet, les efforts pour industrialiser les procédés de désalinisation de l'eau de mer, qui seraient proches du succès final (des usines seraient en voie de transfert de Chicago à Elath) et ceux destinés à capter l'énergie solaire (bassin expérimental à Sodome).

En vérité, si l'on fait abstraction des dangers extérieurs on peut vraiment estimer que cette quinzième année de vie d'Israël aura vu s'ouvrir des perspectives d'une importance décisive, notamment en vue de la solution des problèmes de l'immigration et de l'intégration, et de ceux du développement du Néguev — deux conditions sine qua non de survie.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

Les Livres

Les fugitifs

par John BRODERICK (1)

Il semble que la lutte contre l'Angleterre soit le sujet quasiment unique de la litterature irlandaise. Combien d'œuvres dramatiques, combien de romans n'a-t-on pas vus dont le thème constituait l'essentiel ?

« Les Fugitifs », pour ne pas rompre avec une tradition qui paraît solidement établie, s'intègre dans la lutte qui oppose la verte Erin à la brumeuse Albion. Mais il faut remarquer dès l'abord que cette œuvre est bien plus qu'une péripétie de cette lutte; c'est avant tout une très belle peinture de mœurs, c'est aussi une étude psychologique fouillée.

Une jeune irlandaise qui mène à Londres une vie dissolue rencontre un jour son jeune frère qui donne tous les signes de l'affolement et lui annonce son retour en Irlande. La jeune femme , Lily, décide de rentrer elle aussi dans sa ville natale. Elle arrive avant son frère, Paddy, dans un foyer constitué de deux vieilles femmes qui ne s'adressent plus la parole : sa belle-mère et une tante.

Patrick vient de tuer un ministre britannique et c'est pour se réfugier qu'il rentre chez lui. Vient le rejoindre bientôt un certain Ward, personage passablement énigmatique, qui est chargé de le protéger contre la police qui ne manquera pas de le rechercher.

En effet, les deux autres artisans du meutre sont arrêtés l'un après l'autre et Paddy doit bien se rendre compte qu'il va être poursuivi. Les deux hommes se retirent dans une cabane entourée de marécages. Lily les y rejoints, un peu par affection pour son frère, beaucoup par amour — un amour qu'elle s'est longtemps refusée à accepter — pour Ward. Mais ce dernier révèle enfin les véritables sentiments qui l'attachent à Paddy, sans que ce dernier s'en rende compte, peu avant que les policiers surviennent.

Une bonne partie du roman nous décrit la société étriquée, confite dans un catholicisme tout entier de cenvention, dominée par un esprit malveillant, d'une petite ville d'Irlande.

Déjà sur ce fonds admirablement rendu, par des touches insinuantes mais jamais excessives, se greffe la souffrance des trois personnages principaux, enfermés dans leurs sentiments incontrôlés, incapables d'infléchir les événements, happés par leurs habitudes, voire leurs vices.

Ces trois êtres sont entraînés irrésistiblemnet dans un lent tourbillon qui les mène au châtiment qu'appelle leur faute. Bien qu'il n'y ait qu'un rapport assez lâche avec cette pièce de théâtre, on ne peut manquer d'évoquer le « Huis-Clos » de Sartre, tant la vie semi-recluse des deux hommes et de cette femme ressemble à un enfer cruel, auquel ils ne peuvent échapper.

A ces qualités de fond, il faut ajouter une sûreté d'écriture qui est remarquablement rendue par la traduction que nous présente Denise Van Moppès. Un peu à l'écart des tendances littéraires, voici un « grand » roman qui mériterait de devenir un « best-seller ».

J. B.

(1) Ed. Plon Coll « Feu croisés ».

"Sanine" ou "Le baiser au néant"

Il est assez paradoxal de ne point rencontrer le nom d'Arsibatchev dans l'ensemble des ouvrages consacrés à la littérature russe et plus particulièrement à ceux qui ont trait aux prosateurs russes.

Ceux d'entre eux que j'ai consultés ne mentionnent ni le nom, ni les œuvres de cet écrivain prodigieux autant qu'insolite.

Ce silence pour le moins étrange ne peut guère s'expliquer que par le caractère amoral de son œuvre, son non-conformime social et vraisemblablement par le fait que Artsibachev est un authentique individualiste dans ses écrits et plus encore dans « Le Baiser au néant ».

Sous le nom de « Sanine », ce roman parut au début de ce siècle. Ce fut un beau succès de scandale, car l'ouvrage, d'inspiration épicurienne, bouleversa quelque peu les tabous de l'époque.

Certains critiques affirmèrent que ce scandale peut être comparé, dans une certaine mesure, à celui que déclencha la publication en France du roman de Gustave Flaubert : « Madame Bovary ». Ce rapprochement inopiné mérite explication; la voici nouvelle et intégrale de l'édition de Bruxelles :

« Dénué de principes généralement admis, mais non d'une vision de l'univers faite de poésie et de perspicacité, Sanine domine aussi bien son entourage que les incidences de la vie par la sérénité et par son esprit destructif sans malice », et le traducteur poursuit l'analyse de « Sanine » en ces termes :

« Antithèse du complexe d'intellectualisme morbide et d'analyse non moins stérile dont souffrait son époque et qui s'incarnent dans le personnage de Youry, Sanine, sans même le rechercher, secoue la torpeur d'une ville de province où il était descendu un soir à l'improviste et, après y avoir provoqué des drames et du scandale, il la quitte dès qu'il est fatigué de son croupissement, pour fouler à grands pas la route à la rencontre du soleil levant. »

Il m'a paru intéressant de consacrer un numéro des cahiers de « Pensée et Action » à Artsibatchev, et de faire connaître en même temps son livre maître qu'est « Sanine », retraduit sous le titre : « Le Baiser au néant ».

J'ignore les mobiles qui inspirèrent le nouveau traducteur, à changer le titre du roman; cela n'a qu'une importance relative, quoiqu'il trompe sans aucun doute, les générations d'hier, si bien que certains acheteurs du « Baiser au néant » m'écrivent avoir lu jadis ce roman sous le titre de « Sanine ».

Sans doute, mais je dois ajouter, pour être juste, que l'avertissement au dos de la couverture originale mentionnait « Sanine ». Encore faut-il acquérir le livre ou le consulter pour le savoir. « Sanine », c'est toute une époque de ce début du siècle et le roman n'a pas manqué de marquer la jeunesse d'alors et le « mouvement » individualiste ou archiste en particulier.

Pas une individualité, pas un groupe même qui ne se soit procuré le livre d'Artsibatchev. On le discutait avec force, on l'analysait largement, « Sanine » faisait l'objet de commentaires serrés.

Il y eut même des imitateurs qui voulurent s'identifier au héros du roman, jouer au « Sanine » jusqu'à l'invraisemblable, en transposant ses faits et gestes dans les actes de leur vie quotidienne. On peut s'imaginer où cela conduisit, certains dans leurs relations d'amitiés ou de camaraderies. On ne parodie point les « héros » sans plagier maladroitement ce qu'ils tentent d'exprimer. Cependant, tout n'a pas été dit à l'époque et surtout on n'a pas assez insisté sur ce que représentait en Russie la parution d'un tel roman. Il est vrai que certains étaient avertis de l'atmosphère que dégageaient les œuvres d'un Dostoïevsky, d'un Gogol, d'un Tchékhov, d'un Tolstoï même.

Toute cette littérature avait produit une impression profonde sur la jeunesse et lorsqu'on porta à la scène des œuvres comme « Crime et Châtiment », « Puissance des Ténèbres », « Revizoc », l'engouement ne fit que croître et avec lui se précisa et s'installa un certain snobisme pour les choses morbides, étranges et nécrotiques. Chacun voulut s'incarner en un Raskolnikof, ou un Chlestakoc. K. Waliszewski, dans son histoire de la Littérature Russe (1) n'est guère tendre, ni pour Gorki, ni pour Andréiev, ni pour Artsibatchev. Il s'exprime en ces termes, au sujet de ce dernier, qu'il joint aux autres de son acabit.

« En visant à la puissance et à l'originalité ils n'ont fait que donner une expression violente au tumulte, à la confusion et au conflit d'idées, dont ils participaient; pousser à l'outrance les formules, les mots d'ordre et les impulsions qui, au dehors, correspondaient à cette crise et contribuer aussi au déchaînement du cataclysme, où, avec la grandeur de leur pays, toute littérature a momentanément sombré. »

Waliszenski peut penser ainsi et libre à lui de stigmatiser cette désespérance. Mais encore, son livre, publié en 1921, a déjà plus de quarante ans d'âge et, que d'événements sont venus bouleverser les données piteuses et pitoyables de ses pensées, projetées dans une prophétie pour le moins saugrenue ! Sans plus, laissons à l'auteur ses écrits. Nous, nous n'avons pas les mêmes raisons de désespérer, ni d'apprécier avec

(Suite en page 3.)